
71510



LA RECHERCHE DE LA VERITE' DANS LA MEDECINE,

ET LES DECOUVERTES QUI en ont eſté faites par diverſes Experiences & Obſervations nouvelles.

CONTENANT SIX TRAITEZ,

Où l'on fait voir les abus & les erreurs qui s'y ſont introduites ; avec les moyens pour s'en deffendre & pour découvrir la verité de cette Science.

L'on verra dans la page ſuivante le deſſein de tout l'ouvrage.

Compoſé par le Medecin F. A. D.-Gagnon, Sieur de Saintigny, Docteur de la Faculté de Montpellier.

A PARIS,

Chez JEAN DE NULLY, ruë ſaint Jacques, à l'Image Saint Pierre.

M. DC. XCVII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

DESSEIN DE CET OUVRAGE.

POUR parvenir à la verité de la Medecine, dont l'on fait icy la recherche, l'on y donne six moyens, qui sont autant de parties de l'Ouvrage.

LA PREMIERE partie est pour faire connoître les erreurs & les abus introduits dans la Medecine, afin que chacun puisse s'en défendre.

LA SECONDE traite des principes essentiels de cette Science, & ses définitions, pour donner à connoistre sensiblement & neanmoins à fond, tout ce qui la concerne.

LA TROISIEME apprend à connoistre la nature du sujet pour lequel elle s'employe, en y faisant voir ce que c'est que l'homme & dans son estat naturel, pour sçavoir l'y conserver, & dans ses dérangemens pour sçavoir le rétablir.

LA QUATRIEME établit la certitude des jugemens de la Medecine sur une parfaite connoissance qu'elle donne du rapport & de la dépendance necessaire qu'il y a entre les signes exterieurs & les causes interieures.

LA CINQUIEME découvre les principes de pratique de la veritable Medecine, dans l'esprit desquels il en faut faire usage.

LA SIXIÉME & la derniere apprend la methode de traiter parfaitement les maladies par l'usage de quelques remedes certains & specifiques.



A MONSEIGNEUR

DE LA FOND,

CHEVALIER SEIGNEUR de la Beuvriere, de la Ferté Gilbert le Mazy, &c. Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat & Privé, Maistre des Requestes ordinaire de son Hostel, Intendant de Justice, Police & Finances en Franche-Comté.



ONSEIGNEUR,

Quoy que la verité se soutienne par elle-mesme, l'on voit neanmoins

tous les jours qu'elle ne laisse pas d'avoir besoin d'appuy & de faveur pour se faire connoistre. Elle ne manque jamais d'estre combatuë par le mensonge, qui ayant plus de partisans qu'elle dans le monde, l'opprimeroit dés qu'elle commenceroit a paroistre, si le Ciel dont elle est fille ne luy donnoit d'assez puissans secours pour la mettre en estat de repousser ensuite par ses propres forces celles de ses ennemis.

C'est ce qui m'oblige, MONSEIGNEUR, de vous demander pour elle votre protection, dans le dessein que j'ay pris de procurer son établissement par mes recherches dans la Medecine, où elle est bien moins connuë que par tout ailleurs.

Je prévois que ce petit Ouvrage qui est fait pour la destruction de l'artifice & de l'erreur, aura à soutenir les attaques d'un grand nombre d'ennemis ; j'ay besoin de mettre à sa teste le nom d'un homme qui soit illustre par son integrité & par ses lu-

mieres, comme il l'est & le sera toujours par ses emplois.

Si celuy d'Intendant d'une Province conquise vous fait honneur dans le monde, MONSEIGNEUR, on peut dire que votre sage conduite & votre capacité en font aussi beaucoup au discernement de notre grand Monarque.

Il falloit à Sa Majesté dans un poste comme celuy-là, un homme tel que vous, qui fust digne également de la confiance de son Prince, & de celle de ses nouveaux Sujets, qui sçust commander sans appesantir le joug de l'obeissance par trop de severité, ny sans l'affoiblir par trop de complaisance; qui sçust faire tout ensemble aimer & craindre son Maistre, & qui reünissant en sa personne l'homme de bien, & le sage Politique, joignist à toutes ses grandes qualitez celles de Protecteur des peuples de son département.

Ils sçavent, MONSEIGNEUR, que vous soutenez leurs interests avec

chaleur, que vous prevenez leurs besoins avec sagesse, & que vous leur menagez toujours les faveurs de la Cour avec succés.

Ce sont des veritez si connuës dans la Franche-Comté, que le temps ne les effacera jamais, non plus que ma reconnoissance, si vous agréez la liberté que je prends de vous donner un témoignage public du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

Vostre tres humble, & tres obeïssant serviteur,
D·GAIGNON.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier ce Manuſcrit, intitulé : *La Recherche de la verité dans la Medecine,* contenant ſix Traitez. A Verſailles le ſeptiéme Juin mil ſix cent quatre-vingt dix-ſept. Signé, BOURDELOT.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Lettres Patentes du Roy du 29. Juin 1697. ſigné, GOURDON. Il eſt permis au Medecin D.-Gagnon, Docteur de la Faculté de Montpellier, de faire imprimer, vendre & debiter un Livre intitulé : *La Recherche de la verité dans la Medecine, &c.* contenant ſix Traitez, pendant le temps de *ſix années*, à compter du jour que ledit Ouvrage aura eſté achevé d'imprimer ; Avec défenſes à qui que ce ſoit de l'imprimer, ou diſtribuer, faire imprimer, ou faire debiter ou contrefaire dans tout le Royaume, ſans une permiſſion par écrit de l'Expoſant, durant ledit temps, à peine de ſix mille livres d'amende, de con-

fiſcation des exemplaires, & de tous dépens, dommages & intereſts ; ainſi qu'il eſt plus amplement porté par ledit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Marchands Libraires & Imprimeurs de la Ville de Paris, le 16. Juillet 1697.
Signé, *P. AUBOUYN, Syndic.*



LA RECHERCHE DE LA VERITÉ DANS LA MEDECINE,

ET LES DECOUVERTES QUI en ont esté faites suivant diverses experiences & observations nouvelles.

C'EST de tout temps que les hommes sont sujets à une infinité de maladies, qui troublant la tranquillité de leurs jours, les conduisent enfin à la mort. C'est aussi de tout temps qu'il a esté de leur interest de chercher les moyens d'éloigner le terme fatal du tombeau, & de porter jusqu'à une heureuse vieillesse le nombre de leurs années.

gagnon

C'eſt pourquoy l'on a vû dans tous les ſiecles de grands hommes cultiver la Medecine, & conſacrer leur étude à la recherche de ſes merveilles, & leur plume à publier ſes avantages.

Nous ſommes redevables aux Anciens de nous avoir ouvert les yeux ſur ſes myſteres; nous ſommes obligez aux Modernes de nous en avoir donné de plus grands éclairciſſemens; & par deſſus tout nous ne pouvons aſſez louer la bonté de notre auguſte Monarque, qui voulant faire fleurir cette Science dans ſes Eſtats pour l'utilité de ſes peuples, luy a donné quantité d'habiles protecteurs, qui s'appliquent à la perfectionner par toutes ſortes de recherches & d'experiences.

Mais malgré ces puiſſans moyens qui devroient l'avoir renduë recommandable parmi les hommes, elle leur devient neanmoins preſque inutile. Rebutez ſouvent des longs eſſais qu'ils en font, ils ſont obli-

gez d'avoir recours dans leurs maladies à des perſonnes qui n'ont point d'autre ſcience qu'un livre de receptes, ni d'autre experience que le hazard.

Cela fait que bien des gens ſe revoltent contre la Medecine, & ſont moins diſpoſez à s'en prévaloir, qu'à former des murmures contre ſa prétenduë inutilité. Ils la croyent incertaine & dangereuſe, parce qu'ils ne la connoiſſent pas ; ils la font paſſer elle-meſme pour une eſpece de maladie ; & aprés l'avoir injuſtement condamnée au tribunal de leur raiſon, ils la rendent encore ridicule ſur les theâtres.

Il eſt conſtant qu'on ne la décrie qu'à cauſe du mauvais uſage qu'on en fait, & non point par rapport à elle-meſme. Ceux qui ſe déchaînent contre ſes abus, ſont obligez de rechercher ſon ſecours dans leurs beſoins. La curioſité que l'on a d'en avoir quelque connoiſſance, & l'honneur que l'on ſe fait d'en *Pline le Vieux. l. 29.*

ſçavoir raiſonnner dans l'occaſion, ſont des témoignages évidens de l'eſtime que ſes plus grands ennemis luy donnent ſans s'en appercevoir. Son veritable merite a toujours eu des partiſans, & l'Antiquité meſme a dreſſé des ſtatuës à ceux qui pour l'avoir poſſedée éminemment, ſe ſont fait conſiderer comme les Anges tutelaires de leur patrie.

J'entreprens donc de juſtifier cette Science bienfaiſante, que ſelon l'Ecriture ſainte, l'homme prudent doit ſoigneuſement rechercher; & puiſque le peu d'eſtime qu'on en fait aujourd'huy ne vient pas de ce qu'elle eſt une ſcience imparfaite, mais ſeulement de ce qu'elle n'eſt pas parfaitement connue ny exactement pratiquée, mon deſſein eſt de la faire paroître autant qu'il me ſera poſſible dans tout ſon jour, en faiſant voir qu'elle eſt non ſeulement noble dans ſon ſujet & curieuſe dans toutes ſes connoiſſances, mais encore qu'elle eſt utile

dans sa fin, certaine dans ses jugemens, infaillible dans ses principes, & bonne dans ses remedes. Je veux & par l'inclination que j'ay pour la verité, & pour la consolation de ceux qui la cherchent, donner icy une telle idée de la Medecine, que chacun puisse desormais s'en servir avec toute sorte de confiance.

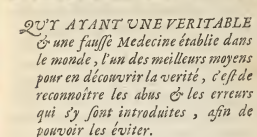
Et pour cette raison je ne fais point difficulté d'avouer que tout ce qui paroîtra nouveau dans cet ouvrage, sont cependant des veritez aussi anciennes que le monde, que la paresse des hommes & le malheur des temps avoient laissées dans les tenebres.

Si l'on n'y trouve pas tout l'ordre ni toute la politesse qu'il seroit à desirer, au moins puis-je assurer que je n'ay rien negligé de ce que j'ay cru essentiel à mon sujet, ayant pris soin, autant qu'il m'a esté possible, de faire valoir la verité par tout ce que la raison a de plus évi-

dent, & par tout ce que l'experience a de plus certain.

Aprés toutes ces précautions je permets à la critique la plus maligne & à l'envie la plus noire, de dire tout ce qu'il luy plaira. La verité se soutient par elle-mesme. Je luy laisse le soin de me défendre, tandis que je prens celuy de l'établir.





QU'Y AYANT UNE VERITABLE & une fausse Medecine établie dans le monde, l'un des meilleurs moyens pour en découvrir la verité, c'est de reconnoître les abus & les erreurs qui s'y sont introduites, afin de pouvoir les éviter.

LA veritable Medecine est une science naturelle, qui apprend à conserver la vie des hommes dans une santé parfaite, par le retranchement des choses nuisibles, & par le choix de celles qui sont utiles, soit pour les guerir de leurs maladies, soit pour les en préserver, ou du moins pour les soulager, si le reste est trouvé impossible par le sentiment d'habiles Medecins. *Theoph. en Demost.*

Je dis que la Medecine est une Science, parce qu'elle a la certitude & l'évidence que doit avoir une Science. Elle surpasse mesme

les autres, en ce qu'elle connoist l'avenir, & que ce n'est que par ces sortes de connoissances qu'elle peut justifier celle qu'elle a des choses presentes.

Elle est naturelle, puis que la conservation de la vie, & le rétablissement de la santé, qui sont ses uniques fins, & qui font toutes ses occupations, sont les ouvrages de la nature, & que pour y parvenir elle ne se sert que de la raison & de l'experience, qui toutes deux sont naturelles.

Or si la Medecine est naturelle, il faut par consequent qu'elle soit certaine, & mesme évidente en quelque maniere : Certaine, parce que ses principes estant ceux de la nature, ne peuvent qu'estre immuables, & que si elles changent toutes les deux à tout moment, tous leurs changemens se font toujours d'une mesme façon. Evidente pour le dehors, parce qu'elle est sensible, & que ce qui est sensible est plus évi-

dent par soy-même que par toutes les raisons imaginables.

Elle est neanmoins fondée sur la conjecture, je l'avouë, en ce que c'est seulement par l'évidence des signes exterieurs, qu'elle juge de l'interieur qui est caché : mais aussi ses conjectures sont certaines, parce qu'elles sont fondées sur le rapport de l'exterieur avec l'interieur, & que ce rapport est certain, provenant des mesmes mouvemens d'une mesme nature.

Y a-t-il rien de si caché que le cœur? Cependant par le poux qui est sensible au dehors, on découvre tous ses mouvemens. Le cerveau, les poumons, l'estomac, & toutes les autres parties interieures du corps, marquent aussi certainement leur état & leur disposition, par la maniere dont se font leurs fonctions particulieres, & par la qualité de tout ce qui provenant de leur substance, la rend sensible au dehors.

Qu'il y ait dans le monde une

Medecine de cette nature ; qu'elle soit veritable, & que mesme l'on soit quelquefois assez heureux pour la rencontrer, l'on ne sçauroit raisonnablement en disconvenir, puis qu'il est de fait que dans des maladies fort dangereuses, & dans des douleurs tres cruelles, il y en a qui trouvent de bons remedes, qui sont suivis d'un soulagement prompt & considerable. Ceux mesmes qui nient qu'il y ait une veritable Medecine, sont les premiers à s'en servir sans y penser, lors que se sentant hors de leur estat naturel, ils se retranchent ce qui pourroit leur nuire, ou ils se procurent ce qui leur manque pour leur santé.

Pline le Vieux, l. 29.

Mais s'il est certain qu'il y a une veritable Medecine, il n'est pas moins constant qu'elle n'est pas bien encore universellement connuë, & qu'elle est enveloppée de beaucoup d'erreurs, puis que par tout l'on voit tous les jours des personnes des plus robustes & dans la plus grande vi-

gueur de leur âge, ravies par la mort entre les bras de leurs Medecins, lesquels doivent au moins dans ces occasions avouer qu'ils n'ont pas rencontré la verité de la Medecine.

Car d'accuser toujours la mort, & de luy en attribuer toute la faute, sur ce qu'estant naturelle aux hommes elle leur est inévitable, c'est une erreur bien évidente, parce que la mort n'est naturelle que lors que la vie est usée, & non pas quand le cours n'en est interrompu que par quelque accident de maladie, contre lequel on a eu le malheur de ne trouver aucun secours.

S'il est donc constant qu'il y ait une veritable Medecine, & que cette Medecine ne soit point encore parfaitement connuë, la question est réduite uniquement à sçavoir où l'on peut la trouver, & à connoître les moyens seurs pour y parvenir. Pour moy, je suis persuadé que le premier moyen qu'il faut prendre pour trouver la verité dans la Mede-

cine, & pouvoir jouir de ses grands avantages, c'est d'y découvrir ce qu'on peut y avoir introduit d'abus & d'erreurs, afin de les éviter.

Car s'il est vray, comme l'on doit en tomber d'accord, que l'on s'y trouve souvent trompé, & qu'il en arrive des accidens considerables, cela ne se peut sans qu'il y ait de l'erreur, & par consequent sans qu'on s'y trouve écarté de la verité.

Or pour trouver cette verité, il faut la chercher. Pour la chercher il faut abandonner les erreurs. Pour les abandonner il faut les connoître; & c'est par cette raison que je crois que pour trouver la verité dans la Medecine, il est necessaire avant toute autre chose de connoître toutes les erreurs qu'on y a introduites, n'estant pas possible que les erreurs en soient toutes bannies sans qu'elle reste ensuite dans sa pureté & dans une verité parfaite.

Pour ne pas nous tromper dans

cette recherche, il est à propos de distinguer ces deux choses dans la Medecine : l'usage de l'Art, & la Science, lesquels pour paroître n'estre qu'une mesme chose, sont neanmoins fort differens l'un de l'autre.

Dans la Science il ne sçauroit y avoir de l'erreur, parce qu'elle est fondée sur les principes de la nature qui sont certains, & que la verité se rencontre toujours là où il y a de la conformité avec ce qui est certain.

C'est aussi pourquoy les Medecins sçavans réüssissent toujours également, soit en venant à bout de tout ce qu'ils ont entrepris, soit en n'entreprenant que ce qui peut leur réussir.

Pour l'usage seul de l'Art, il n'en est pas de mesme, parce qu'il n'est établi que par les hommes, lesquels dans leurs opinions sont sujets à se tromper eux-mesmes ; & dans leur conduite, faciles à se tromper les

uns les autres, & que tout ce qui est fondé sur leur invention, n'est jamais établi que sur des regles fixes & déterminées, qui par consequent ne peuvent qu'estre fausses, en cela mesme qu'elles n'ont pas le rapport qu'elles devroient avoir avec la nature, qui est dans un mouvement & dans un changement continuel.

Ce n'est pas pour cela que j'aye dessein de blâmer icy le Corps de ceux qui font profession de l'Art de Medecine : Je dois & je veux au contraire l'honorer, puis que j'y suis aggregé ; & mesme je trouve à propos, que ceux qui veulent avoir la foy publique dans ce ministere, donnent aussi dans les Ecoles des marques publiques & suffisantes de leur merite & de leur capacité, afin que les peuples puissent les regarder ensuite comme les seuls aziles de leur vie & de leur santé.

Mais aussi l'on ne me doit pas blâmer, si je tâche d'empêcher qu'on

n'abuse de cette foy publique ; si j'apprens comment il faut discerner les faux Medecins d'avec les veritables, & si je montre aux hommes que c'est chercher leur perte que de confier en aveugles leur vie à l'Art de Medecine, à raison des grands abus que les mauvais Medecins y commettent ; que cet Art ne suffit point seul & sans estre soutenu par la science, comme il l'est chez les plus habiles ; que comme la guerison est un ouvrage de la nature plutost que de l'artifice, les Medecins n'estant de la nature que les ministres, & non pas les maîtres ni les auteurs, ne peuvent estre utiles pour la santé, qu'autant qu'ils sont naturalistes ; que par consequent ce n'est que dans la science de la nature qu'il faut chercher la verité de la Medecine, & non pas dans l'usage de l'Art, ni dans les preceptes des Auteurs ausquels on ne se doit fier qu'autant qu'ils sont approuvez par la raison.

En effet si nous en examinons toutes les routes, nous y trouverons bien des chemins écartez, qui éloignent les hommes de la verité de la Medecine, & qui empêchent qu'ils n'y puissent parvenir.

Ce que ceux qui sont les plus prévenus d'autres sentimens, seront obligez d'avouer eux-mesmes, si considerant que l'Art ne peut avoir de verité qu'autant qu'il imite la nature, ils prennent garde en mesme temps qu'il y a bien des choses qu'on a introduites dans celuy-cy, qui bien loin d'estre conformes aux principes naturels, y sont fort contraires, aussi-bien qu'à la raison; comme j'espere le faire voir dans les observations que j'ay faites sur les erreurs generales & particulieres que l'on a introduites dans la Medecine, & que je rapporteray, aprés avoir montré dans l'article suivant, les abus qui s'y commettent tant par ceux qui font profession de la Medecine, que par les malades :

Car les fautes des uns & des autres sont, comme les erreurs qui se sont introduites dans la Medecine, également cause que souvent l'on ne ressent pas les bons effets de la veritable Medecine que nous recherchons presentement.

OBSERVATIONS

Sur les Abus qui se commettent dans l'usage de la Medecine, tant par les Medecins que par les Malades, & par d'autres personnes particulieres.

L'On ne sçauroit rechercher la verité dans la Medecine, sans avouer en mesme temps qu'il y a des abus, des erreurs, & de l'ignorance : car s'il n'y avoit rien de tout cela, la verité y seroit parfaitement connuë ; & si la verité étoit assez connuë, l'on ne seroit plus en peine d'en faire la recherche.

Ce n'est pas que ces taches soient

naturelles à la Medecine, puis qu'elle est une veritable Science, comme je viens de le faire voir. Mais cependant elle y a toujours esté sujette, parce qu'elle dépend de l'esprit des hommes, parmi lesquels il y en a toujours eu beaucoup de ceux qui donnent dans le faux.

Car enfin la Medecine n'a de prix qu'autant qu'on la fait valoir, que le Medecin ordonne bien, & qu'il est bien obeï. Si ses ordonnances estant executées ponctuellement, il se trouve en mesme temps qu'il ait toutes les bonnes qualitez necessaires pour bien conduire son malade ; qu'il soit de bonne foy pour aller droit à sa guerison ; qu'il soit homme de science aussi-bien que d'experience, pour pouvoir bien juger de la nature de la maladie & de celle des remedes ; qu'il soit habile pour sçavoir profiter de l'occasion favorable, qui, comme dit Hippocrate, passe & s'échappe en un instant ; la Medecine est en

Voyez le 1. Aphor.

ce cas certaine & une veritable Science ; si non il n'y auroit pour ce mesme cas plus rien de la science ni de la verité dans la Medecine. Tout y seroit hazard, & par consequent il n'y auroit plus de certitude ni de seureté.

Or comme ces conditions manquent fort ordinairement, sur tout de la part des Medecins, il ne faut pas s'étonner s'il s'est bien glissé des erreurs dans la Medecine, puis que les abus ont commencé par ceux-mesmes qui pouvoient & qui devoient seuls y établir la verité.

I. OBSERVATION

OU

I. ABUS.

La rareté des bons Medecins, & le grand nombre de ceux qui abusent de leur profession.

SI tous ceux qui ont fait jusqu'icy profession de la Medecine depuis son établissement, avoient eu

toutes les bonnes qualitez qu'il faudroit avoir pour en faire valoir la verité, il eſt certain qu'on la verroit aujourd'huy dans toute ſa pureté & dans toute ſa vertu.

Nous pouvons donc de ſon peu de progrés, tirer cette conſequence qu'il faut qu'il y ait toujours eu tres peu de bons Medecins.

Notre ſiecle n'eſt pas ſi malheureux, qu'il en ſoit tout à fait dépourveu. J'en ſçay pluſieurs de connus & de cachez, qui ſont d'un merite tout à fait diſtingué. Mais que le nombre de ces grands hommes eſt petit ! & combien y en a-t-il d'autres qui donnent tous les jours des preuves certaines & évidentes ou de leur ignorance, ou de leur peu de ſens, ou de leur negligence, ou de leur peu de bonne foy !

L'on en connoiſt qui font rouler toute la ſcience de la Medecine ſur l'uſage de trois ou quatre remedes qu'ils donnent à taſtons les uns aprés les autres ; qui ne ſçavent où

ils en sont quand ils sont au bout de leur rolet, & qui avec cette pratique de routine ont établi une grosse réputation sur le grand nombre des gens qui ont peri sous leur conduite, comme sur le nombre de ceux qu'ils ont gueris.

Parmi les Sçavans il se rencontre bien des paresseux, qui preferant leur repos au soulagement des malades, rendent souvent entre leurs mains la Medecine fort inutile.

S'ils sont aspres à la pratique, c'est ordinairement par une fausse émulation que leur donne l'envie & l'ambition, ou par un motif d'interest que leur fait naître l'avidité qu'ils ont pour le lucre, & non point par un plaisir honneste de soulager les hommes, & de s'acquitter dignement de leur ministere.

Ce qui est si veritable, que dans le malheur qu'ils ont eu de mal réüssir à leurs malades, s'ils s'apperçoivent que l'on soit dans la disposition de les changer pour prendre

quelque autre Medecin, on voit qu'il n'y a point d'artifices, si méchans soient-ils, qu'ils ne mettent en usage pour se conserver ces pauvres victimes. Ils inventent les dernieres calomnies contre ceux qui leur font ombrage; ils donnent, (contre ce qu'ils en pensent) toujours de belles esperances à leurs malades, ne faisant point difficulté de se résoudre à leur voir rendre les derniers soupirs plutost que de quitter prise, & donnant mesme à connoître évidemment par des manieres tres odieuses, si l'on est venu à les changer, qu'ils auroient beaucoup mieux aimé les voir perir entre leurs mains, fussent-ils leurs propres amis ou leurs protecteurs, que de les voir guerir sous d'autres conduites; soit que cela arrive parce qu'il suffit qu'on demande d'autres secours que le leur, pour meriter leur indignation, soit qu'ils ne puissent souffrir que d'autres en reparant leur faute, donnent des marques

d'une capacité superieure à la leur.

L'on trouve aussi que presque tous les Medecins sont arrêtez à leurs sentimens, & cela d'une maniere differente, les uns en estant si idolâtres, qu'ils ne croyent bon que ce qu'ils imaginent, ni bien que ce qu'ils font : les autres en estant si jaloux, qu'il suffit qu'on leur propose quelque autre remede dont ils ne s'estoient pas avisé, pour le juger d'abord mauvais.

Tout cela estant tres veritable & tres connu dans le monde, n'est-ce pas un abus bien horrible dans la Medecine, que ceux qui doivent estre les partisans de sa verité, & qui sont creez pour estre les protecteurs de la vie des hommes, sacrifient tout à leur propre interest ou à leur caprice.

Cet abus ne regneroit point si fort sans doute sur la terre, si au lieu qu'il ne se fait presque point de Medecins que par forme d'établissement, l'on vouloit auparavant

prendre mieux garde que l'on ne fait s'ils ont assez de genie pour pénetrer les mysteres les plus secrets de la Medecine, & s'ils sont portez naturellement plutost à bien faire, qu'à faire de leur Profession un métier pour aller seulement à la fortune.

II.

L'ignorance de la plupart des Medecins paroist évidente dans la diversité de leurs sentimens, jointe à l'uniformité de leur pratique.

IL sera facile de reconnoître le grand nombre de Medecins qui abusant des veritables principes de la Science de la Medecine, s'en font chacun à leur mode, si appellant plusieurs Medecins pour voir des malades, on prend la précaution de les faire venir à l'insçu l'un de l'autre; car de cette maniere on n'y trouvera ordinairement point de verité.

L'on n'en reconnoîtra point dans leurs sentimens, parce qu'on trouvera qu'ils seront tous differens, & qu'il manquera cette unité qui seule peut justifier la verité d'une doctrine. Il n'en paroîtra point non plus dans leur pratique, que l'on prendra plutost pour une veritable routine, parce qu'on verra ces mêmes Medecins, malgré la grande difference de leurs sentimens, convenir tous neanmoins, & presque dans toutes sortes d'occasions, pour les mesmes remedes.

S'agit-il de traiter un malade de la colique, l'un des Medecins dira, y trouvant de la chaleur, qu'elle est provenuë de la bile. L'autre au contraire y voyant de la pasleur au visage du malade, soutiendra qu'elle est causée par des glaires congelées; & tous deux, tant celuy qui veut que ce soit du froid, que celuy qui soutient que c'est du chaud, concluront qu'il faut commencer le traitement de ce malade par la saignée,

& poursuivront la cure d'une maniere semblable.

L'on est mesme dans le monde si fait à cette methode fixe & déterminée, que le moindre Chirurgien est capable d'enseigner les mesmes moyens que peut ordonner le Medecin ; & le Malade qui n'en est pas moins instruit, peut souvent seul dire d'avance ce qu'on luy doit ordonner.

De sorte qu'il semble que l'on ne demande du secours dans les maladies que par coutume ou par politique, & que ne se rencontrant pas un grand soulagement dans la Medecine que pratiquent la plus grande partie des Medecins, l'on ne s'en serve plus que par maxime d'honneur, ou parce qu'on a des mesures à garder. Peut-il y avoir dans la Medecine un plus grand abus que celui-ci ?

III.

Le peu de secours que l'on tire de la Medecine, vient de ce qu'on ne s'adresse pas à ceux qui en possedent la veritable Science.

L'On fait dans le monde une grande faute, qui est cause que dans les maladies on ne rencontre que rarement les bons effets de la veritable Medecine ; c'est que pour la trouver on s'adresse où elle n'est point.

Ceux qui pour estre rebutez des Medecins, les méprisent ; se confient dans leurs maladies à des gens qui n'en font pas profession, se fondant sur le soulagement qu'ils ont reçu de ces mesmes personnes en d'autres occasions, ou qu'ils en ont vu recevoir par autruy. Mais ils s'y trouvent ordinairement trompez, parce que si ces gens-là ont réussi à leur égard, ç'a esté sans sçavoir la raison de leur succés, sans connois-

fance de cause, & par consequent par un pur effet du hazard.

Il y en a aussi qui recourant aux Docteurs en Medecine, s'en trouvent souvent tres mal, parce que dans le malheur où l'on est par tout de voir parmi peu d'habiles Medecins, un grand nombre d'ignorans, ils n'en ont pas sçu faire le bon choix, pour avoir trouvé qu'ils parloient tous à peu prés les uns comme les autres, & pour n'avoir pas connu les marques qui en font faire la distinction essentielle.

Pour bien faire cette distinction parmi les Medecins, il faut bien se garder de s'arrêter seulement à leur réputation, parce qu'il n'y a point de profession où il se fasse plus de partis qu'en la leur, & que chacun parle d'eux bien ou mal suivant sa passion, ou suivant celle de quelqu'autre que l'on a épousé. L'on ne doit pas non plus se fier aux apparences que donnent les Medecins, parce qu'elles sont souvent trom-

peuſes & toujours équivoques.

Il y en a qui donnent leur eſtime aux Medecins, par rapport à la fortune qu'ils ont faite dans la pratique de la Medecine : C'eſt fort bien fait de prendre garde ſi un Medecin eſt dans la vogue ou à la mode, & de conſiderer la voix publique, parce qu'il eſt plus difficile que l'erreur ſe trouve dans une grande multitude que parmi peu de gens : mais auſſi pour cela on ne laiſſe pas de s'y trouver trompé, à moins que l'on n'ait pris le ſoin de rechercher ce qui a donné occaſion à la reputation de ce Medecin, laquelle pourroit avoir eſté acquiſe par ſes artifices comme par ſon propre merite.

D'où il arrive auſſi qu'il y a des réputations, qui ne pouvant ſubſiſter, n'ont que le temps ſeul, qui ne peut ſuffire pour faire connoître la verité ; & d'autres qui ſe ſoutenant toujours, vont plutoſt en augmentant avec le temps.

Ces dernieres meſme ont coutu-

me d'avoir de fort petits commencemens, parce que les habiles Medecins qui se les établissent, aiment mieux se limiter d'abord à une mediocre occupation pour y mieux faire leur devoir, & se plaisent à se cacher dans les commencemens, ne voulant se produire tout à fait que lors qu'ils se sentent assez forts & par leur longue étude & par leur grande experience, pour soutenir l'éclat qu'ils sont capables de faire.

Pour ne se pas tromper dans le choix des Medecins, le moyen le plus seur est d'apprendre à les connoître par soi-mesme avant la maladie, & de faire assez d'habitude avec eux pour pouvoir juger de leur merite personnel. Car il faut qu'un Medecin soit homme de bien, & tres soigneux, plein d'esprit & de bon sens, d'une grande experience, & d'une science consommée, afin qu'avec la bonne volonté qu'il aura de faire dans l'occasion tout ce qu'il peut, (ce qui ne suffit point dans

la Medecine) il ait aussi assez de capacité pour faire tout ce qu'il doit.

Il semble qu'il soit fort difficile de bien connoître l'étendue de la science du Medecin ; & en effet cette connoissance seroit mesme impossible, au moins à l'égard du vulgaire, si l'on vouloit juger de sa science par des raisonnemens tirez de ses principes, parce qu'ils sont au dessus de la portée de bien des gens. Cependant il n'est rien de si facile que de se connoître parfaitement à la science du Medecin, mesme aux plus grands idiots du monde, pourveu qu'ils en jugent par les effets.

Mais en juger par les effets, ce n'est pas s'arrêter simplement (comme l'on a coutume de faire, par une grande erreur,) aux guerisons des malades que traite le Medecin : car ces guerisons sont des marques fort équivoques de sa science, & il ne faut jamais s'y fier, à moins que l'on ne sçache bien distinguer si c'est

luy ou la nature qui les a faites ; ce qui se pourra fort bien par le moyen de la derniere des marques que je donneray icy, pour apprendre à connoître parfaitement par les effets, si un Medecin a toute la science & la capacité qui luy est necessaire dans son ministere.

La premiere de ces marques est quand le malade ressent en soy tout ce que son Medecin dit sur sa maladie, & que ce Medecin le dit par sa propre connoissance, sans avoir besoin de s'en faire instruire par ses malades, comme font les ignorans, lesquels en cela doivent au moins avoüer qu'ils sont incapables de traiter seurement les petits enfans, les muets, les sourds, les insensez, & toutes les personnes avec qui l'on ne sçauroit conferer.

La seconde marque d'une science parfaite dans un Medecin, c'est quand bien loin de n'aller qu'à tâtons dans le traitement des maladies, comme font les Medecins

aveugles, qui diſent toujours qu'il faut voir, & qu'on verra; ou bien au lieu de parler ambigu ſur les évenemens, comme font ceux qui craignent en ne devinant pas, de faire voir leur erreur; il juſtifie toujours la connoiſſance qu'il a de la nature du mal, par les predictions qu'il fait, toujours poſitives & toujours veritables de toutes les ſuites qui en doivent arriver.

La troiſiéme marque eſt s'il donne des raiſons de tout ce qu'il fait, & ſi à tout ce qu'on luy dit il répond d'une maniere qui ſoit palpable & fort intelligible; n'employant jamais dans ſes diſcours un certain galimathias dont ſe ſervent ceux qui ont beſoin de cacher leurs défauts & de couvrir leurs erreurs.

La derniere & la meilleure marque, c'eſt lors qu'il n'ordonne & ne donne aucun remede qui ne ſoit ſuivi de quelque ſoulagement, coupant ainſi chemin à la maladie dans le temps meſme qu'elle pa-

roissoit prendre son accroissement.

Car c'est en cela qu'est differente la guerison qui s'est faite par le secours du Medecin, d'avec celle qui a esté l'ouvrage de la nature seule, parce que cette derniere sorte de guerison n'arrive que lors que la maladie a fait & a eu tout son cours, & que par consequent la nature en a essuyé & soutenu toute la rigueur.

En quoy il est évident que le Medecin n'y a aucune part, puisque dans le temps que la nature estoit plus forte, & que le mal n'avoit encore que de foibles commencemens, il n'a pu en empêcher le progrés, ny diminuer rien de sa force, qui estoit le seul bien qu'il pouvoit faire au malade.

Delà on voit évidemment qu'en pareil cas le malade n'a aucune obligation à son Medecin, quoique cependant ce Medecin, par un abus qui est ordinaire, mais qui n'en est pas moins insupportable, ne laisse

pas pour lors de s'attribuer d'autant plus de gloire de ces sortes de guerisons, qu'il a laissé souffrir ou languir plus long-temps son pauvre malade.

IV.

Le peu de progrés que l'on fait dans la science de la Medecine, vient de ce que les Medecins ne cherchant que leurs propres interests, refusent de conferer sur les maladies avec toutes sortes de Medecins.

UN autre abus considerable dans la Medecine, c'est que plusieurs Medecins refusent les meilleurs moyens qu'ils puissent avoir pour y établir la verité, en ne voulant entrer en consultation pour les cas difficiles qu'avec ceux de leur Faculté; comme si le Seigneur refusoit aux autres la grace de pouvoir donner un bon conseil.

Cependant cette maxime est évidemment contraire au bien public;

& d'ailleurs à moins que ces Medecins ne ſoient retenus par la crainte d'y avoir du deſſous, je ne vois pas par quelle raiſon ils ſe peuvent défendre d'écouter, ſur une maladie dangereuſe & où ils ont du doute, des ſentimens qui leur ſont propoſez, quand ce ſeroit par des perſonnes qui ne feroient pas profeſſion de la Medecine.

Car comme les Medecins ne peuvent ſans preſomption ſe flatter d'avoir dans leur teſte ſeule tout ce que ſçavent les autres hommes, & que de meſme ils peuvent ſçavoir auſſi bien des choſes que les autres ne ſçavent pas; ſi ce que les autres propoſeront ſur la maladie ſe trouve le meilleur, ne doivent-ils pas eſtre ravis, en ſe voyant inſtruits, de trouver des moyens plus faciles ou plus ſeurs qu'ils n'avoient, pour ſauver la vie à ceux qui la leur ont confiée? Et ſi ce qu'ils ont penſé euxmeſmes eſt jugé plus avantageux, n'auront-ils pas de la gloire, & en

meſme temps du plaiſir, en inſtruiſant les autres, de faire voir qu'ils ont mieux rencontré, & qu'ils ſont dans le bon chemin?

On peut ajouter à cet abus la pernicieuſe maxime de ceux qui non ſeulement rejettent d'abord tous les remedes nouveaux, ſans vouloir ſeulement prendre la peine de les examiner, (comme s'il eſtoit impoſſible qu'il y euſt d'autres bons remedes que la ſaignée, ou la purgation) mais qui encore décrient ceux qui les propoſent, parce qu'ils croyent qu'ils peuvent faire ombrage à leur gloire ou à leur fortune, les regardant tous comme les objets de leur execration.

V.

Il y a bien des gens qui periſſent pour ne vouloir pas changer leur Medecin par la trop grande conſideration qu'ils ont pour eux.

S'IL y a bien des gens qui meurent par obeïſſance, leſquels

feroient encore en vie s'ils n'avoient jamais vu de Medecins, l'aveuglement & le nombre n'est pas moins grand de ceux qui perissent par l'amitié & par la consideration qu'ils ont pour eux.

Je conviens qu'un malade est fort heureux quand il a un Medecin pour amy, parce que cette amitié est capable de faire chercher à ce Medecin toutes sortes de bons expediens pour soulager son malade, & ne luy permet pas de rien oublier de toutes les choses qui peuvent estre necessaires pour le recouvrement de sa santé.

Mais aussi est-il veritable que si le malade ayant une amitié reciproque pour son Medecin, vient à empirer sous sa conduite de telle maniere que sa vie en soit fort en danger, cette amitié qui est entr'eux deux, est pour le malade pour le moins aussi dangereuse que son mal mesme, parce qu'elle le tient ou par prévention, ou par erreur, si fort

attaché à ce Medecin, qu'il neglige tous les autres secours qui pourroient reparer les défauts de la premiere conduite, ne reconnoissant jamais qu'il est abusé que lors qu'il n'est plus temps.

Si quelque amy du malade s'appercevant de l'inutilité de son Medecin, luy conseille d'en voir un autre, il répondra qu'estant fait à celuy qu'il a depuis long-temps, & de plus ne s'en estant jamais mal trouvé, il ne peut se resoudre à lui faire cet affront. Les personnes qui sont auprés de luy, si de leur costé elles ont des mesures à garder, ajouteront à cela, que si aprés avoir fait venir un autre Medecin le malade ne laissoit pas de mourir de sa maladie, tout le monde les blasmeroit de ce qu'on ne s'en seroit pas tenu à l'ancien Medecin qui estoit amy de la maison, & que l'on ne manqueroit pas de leur dire, que puis que le malade n'en avoit eu jusques là aucun sujet de mécontentement,

le malheur, sans cette défiance & sans ce changement ne seroit point arrivé.

Si ces raisons paroissent capables d'embarasser toutes les personnes qui se trouvent dans ces sortes d'occasions, & de les obliger de s'en tenir avec opiniâtreté au Medecin qui n'auroit pas bien rencontré, il est juste que (dans le dessein que j'ay de tirer les hommes de l'erreur ou de la foiblesse qu'ils ont ordinairement dans leurs maladies, de ne pouvoir passer par dessus l'amitié, ou la consideration qu'ils ont pour leurs Medecins, lors que ces maladies ne cedent point à leurs remedes, & qu'il y a par consequent un danger évident que leur constance ne les fasse perir) je leur donne icy des raisons qui soient assez fortes pour pouvoir l'emporter sur les leurs, & pour leur faire vaincre leur repugnance.

Pour quitter quelque Medecin que ce soit dans une maladie qui

estant guerissable, ne laisse pas d'empirer entre ses mains, quoi qu'il en eust bien esperé dés les commencemens, cette seule raison devroit suffire, qu'il est tres-constant que le Medecin qui estant obeï ne fait pas diminuer cette maladie, est la veritable cause de son augmentation, ou du moins n'a pas les moyens pour l'empêcher, parce qu'il ne connoist pas bien la nature du mal, ou qu'il n'a pas de remedes.

Mais afin qu'en cette occasion on puisse tenir une conduite si judicieuse, que le malade n'en reçoive aucun préjudice, ni le Medecin aucun juste sujet de chagrin ; la maxime qu'il y faut observer, c'est, d'abord que le Medecin a commencé de voir le malade, & qu'il l'a suffisamment examiné pour devoir bien connoistre son estat, de sçavoir de luy positivement s'il espere la guerison, ou s'il en desespere.

Cette question est uniquement importante, comme l'on le verra par la suite ; il ne faut jamais manquer de la faire au Medecin dés qu'il a vu le malade, & avant qu'il luy ordonne des remedes: il ne sçauroit mesme avec raison se dispenser d'y répondre, parce qu'il ne peut ignorer s'il a de l'esperance, ou s'il n'en a pas.

S'il fait comprendre qu'il n'y a pas grand sujet d'en bien esperer, c'est avoüer qu'il ne voit pas les moyens d'y pouvoir réussir ; & en ce cas il est évident qu'il faudroit chercher ailleurs quelque secours, n'étant pas impossible qu'un autre Medecin pût ce que celuy-cy ne pourroit pas. Il y en a pourtant d'assez imprudens pour n'oser là-dessus se résoudre à changer de Medecin.

S'il dit qu'il a bonne esperance pour son malade, alors il n'y a qu'à observer si ses ordonnances sont toujours suivies de quelque soulagement ; car si le malade en ressent,

& qu'il voye que sa maladie ne passe pas plus avant, c'est une marque évidente que le Medecin est bon connoisseur, & qu'il fait bien son devoir.

S'il n'y avoit point de soulagement, il ne faudroit pas pourtant pour cela d'abord soupçonner mal du Medecin, parce que la faute pourroit venir non seulement de son erreur ; mais encore de la nature qui manque ; & c'est ce qu'il est important de sçavoir bien discerner.

Quand le remede qui devroit donner occasion à quelque mouvement n'en donne pas, c'est une marque infaillible que la nature manque au dessein du Medecin aussibien qu'au malade, puis qu'il n'y a qu'elle qui puisse faire operer les remedes, & que les plus habiles Medecins, avec les meilleurs specifiques, ne peuvent rien sur les moribonds, non plus que sur les morts.

Mais si la nature fait operer les

remedes, ſans qu'aprés deux ou trois jours au plus il en paroiſſe aucun ſoulagement, & ſans que la maladie ſoit arreſtée dans ſon progrés, il eſt certain que pour lors c'eſt le Medecin qui manque à la nature, en ne donnant pas un remede convenable, & qu'il n'eſt point dans le bon chemin, ni la vie de ſon malade en ſureté.

Et en ce cas il ne faut point faire difficulté de le changer, quand l'on auroit pour luy toute la conſideration du monde & toute l'amitié poſſible, ſans qu'on doive craindre d'avoir aucun reproche pour ce changement, quand bien enſuite le malade viendroit à mourir.

Il ſuffit, pour devoir eſtre à couvert de tous reproches, qu'il y ait eu de juſtes raiſons pour changer de Medecin; eſtant bien certain d'un coſté, que le malade ne pouvoit manquer de mourir auſſi entre les mains du Medecin ordinaire, puis qu'il n'avoit pû, lors qu'il eſtoit

temps, arrester le progrés de son mal ; d'autre costé, qu'on n'estoit point asseuré qu'un autre ne le pourroit pas échapper ; qu'en un mot à l'égard d'un Medecin amy, son amitié ne doit estre d'aucune consideration pour la maladie dont il est question, si ses soins s'y trouvent inutiles, & qu'il ne sert de rien qu'il ait esté toujours heureux dans les autres maladies dont ce malade a esté attaqué, s'il est malheureux dans celle-cy.

Mais les Medecins qui sont bien avisez, & qui ont de la probité, n'attendent pas qu'on leur parle d'un changement, ils sont les premiers à confesser leur impuissance, ils demandent du secours, & se retirent mesme de leur propre mouvement, sçachant bien qu'il est plus juste de laisser la conduite du malade à quelqu'autre qui pourra mieux trouver le chemin de la guerison ; & c'est ce qui arrive rarement.

VI.

L'une des grandes causes pour lesquelles la verité de la Medecine n'est pas bien connuë, c'est que l'on fait souvent accroire aux Medecins que l'on fait tout ce qu'ils disent, quoy que l'on fasse tout le contraire.

TOus ceux qui n'osent pas changer de Medecin par la consideration particuliere qu'ils ont pour le leur, ne suivent pas tous pour cela la maxime de ces malavisez qui veulent bien sacrifier leur vie ou celle des malades qui les touchent, à la crainte qu'ils ont de faire ce changement : mais ils ne laissent pas de tomber dans une autre faute, tres dangereuse mesme pour le public, qui est qu'ils se servent sous-main d'un autre Medecin, en faisant accroire au Medecin ordinaire, que l'on suit ses ordonnances, quoy que l'on fasse tout le contraire.

D'où il arrive que si les malades sont gueris par cette voye secrete, les Medecins que l'on trompe de cette maniere, ne manquent pas, par la fausse confiance qu'ils prennent ensuite de ces guerisons, à leurs remedes, d'en tuer plusieurs autres malades en de pareilles occasions; ou si les malades viennent à mourir, ces mesmes Medecins se persuadant que les remedes qu'ils ont employez ne sont pas convenables, en privent en de pareils cas d'autres malades qui en auroient pu échaper.

VII.

La mort de plusieurs malades vient fort souvent de leur legereté à changer mal à propos de Medecins, ou de ne pas suivre exactement ce qu'ils ont prescrit.

S'IL y a des personnes assez timides pour n'oser changer de Medecin quand la raison les y oblige

indiſpenſablement, il y en a d'autres qui ſont aſſez faciles & inconſtans pour en changer mal à propos ; d'où il arrive de fâcheuſes ſuites & pour les Medecins & pour les malades.

Lors que l'on ne ſe trouve pas mal de la conduite d'un Medecin, ſoit que la maladie ſoit aiguë, ou qu'elle ſoit longue de ſa nature, il eſt toujours dangereux de quitter ce Medecin, parce qu'on ne ſçauroit preſque jamais le changer ſans changer de conduite; & que quand on eſt bien, ſi l'on vient à faire du changement, on riſque beaucoup de tomber dans une pire condition.

Quelquefois c'eſt par caprice qu'on quitte ſon Medecin, lors que l'on eſt ennuyé de la longueur de la maladie ; ſouvent c'eſt par avarice, quand on ſe croit aſſez avancé dans ſa gueriſon pour n'avoir plus un ſi grand beſoin des ſecours de la Medecine ; d'autres fois c'eſt par

conſeil,

conseil, sur tout parmi les gens de qualité, quand leurs Medecins ne sont pas encore en grand credit; car pour lors ceux qui en ont davantage, trouvent ordinairement des personnes d'autorité & de confiance, qui dans ces occasions les envoyent aux malades de leur connoissance, lesquels par consideration, n'osant les refuser, veulent bien congédier leur premier Medecin. En verité ce mesme Medecin me paroist en cette rencontre estre dans une conjoncture bien fâcheuse, en ce que si le malade sous cette derniere conduite va toujours de mieux en mieux, le nouveau Medecin qui n'aura eu qu'à suivre les routes du premier, emportera neanmoins toute la gloire de la guerison; & si le malade qui s'étoit mis d'abord entre ses mains est venu à empirer, ou mesme à mourir aprés avoir pris un autre Medecin, ce second Medecin ne manquera pas pour mettre son hon-

neur à couvert, d'en attribuer toute la faute au premier, de publier par tout qu'il a esté impossible de la reparer, & n'aura que trop d'autorité pour le persuader.

Mais pour la consolation des Medecins qui sont ainsi les victimes innocentes de leurs Confreres, & pour les mettre aussi à couvert du tort que l'on leur fait, il est de la justice que je fasse icy connoître à tout le monde deux principes qui decident en leur faveur, & par le moyen desquels chacun pourra en semblables rencontres découvrir la verité, & en juger sainement.

Le premier principe est, qu'un Medecin ne doit point estre responsable d'un malade qui n'est plus en son pouvoir & en sa disposition, autrement ce seroit exiger de luy l'impossible.

Le second, c'est que tous les évenemens qui se declarent sous la conduite d'un autre Medecin, &

qui ne paroissoient point sous celle du premier, doivent tous estre imputez à ce dernier, comme ne pouvant estre que de son fait uniquement, ou comme en estant luy seul responsable. Car quand il a pris sous sa conduite le malade que traitoit un autre Medecin; ou il a connu que ce malade estoit pour lors en danger, ou il ne l'a pas connu. S'il l'a connu, c'est sa faute de ne l'avoir pas déclaré dans le temps où le précedent Medecin auroit pu répondre de son malade & poursuivre sa guerison. S'il ne l'a pas connu, il est luy-mesme un veritable ignorant, & capable de tomber dans toutes les fautes qu'il attribue aux autres. Ou si ayant bien connu l'estat du malade, il a déclaré qu'il estoit en danger, quoy qu'il l'eust trouvé au contraire dans le chêmin de la guerison, en ce cas l'on doit regarder ce mesme Medecin comme un imposteur.

Ce qui doit le convaincre entié-

rement de son tort, c'est que le malade s'étant toujours trouvé passablement de la conduite du precedent Medecin, & n'ayant empiré que dans le temps qu'il a esté sous la sienne, la raison est toute contre luy, & favorable à l'autre Medecin ; car enfin si le malade, quoy qu'il le crût en danger, estoit guerissable, pourquoy ne l'a-t-il pas gueri? Si au contraire sa guerison estoit impossible, pourquoy l'a-t-il entrepris?

VIII.

Il ne faut pas appeller, comme l'on fait mal à propos, plusieurs Medecins hors des temps de consultation.

L'On fait tres mal de se faire voir durant tout le cours de la maladie à plusieurs Medecins, parce qu'il y a rarement de l'uniformité dans leurs sentimens, & que la diversité dans les opinions ne pourroit causer que du trouble dans

l'esprit du malade, & dans le traitement de sa maladie.

IX.

L'on rend inutiles les consultations de Medecins. Quand & comment il les faut faire.

C'EST une coutume pernicieuse, lorsque pour une maladie où l'on trouve quelque matiere de doute considerable, il est besoin de consulter plusieurs Medecins, d'attendre pour faire cette consultation que le malade soit à l'extrêmité.

Car de quoy peut servir de consulter ou de deliberer, quand il n'y a plus rien à faire pour le malade?

Il est vray qu'il est de certains Medecins consultans qui trouvent le secret de ne pas rendre leur consultation tout à fait inutile, en prenant la coutume, lors qu'ils jugent que le mal est sans remede, d'employer le temps de leur consultation

en faveur de celuy de leurs Confreres, qui ayant traité le malade durant tout le cours de sa maladie, a eu le malheur de n'y pas réussir; pour sauver son honneur & le mettre à couvert de tous les reproches qu'on pourroit luy faire, ils luy donnent mille louanges sur la maniere dont il avoit sçû s'y prendre, & donnent tout le tort à la nature sur ce qu'elle n'a pas sçû en profiter. Mais il est aisé de voir que cette politique n'est qu'un artifice dont les faux Medecins se servent pour jouer les hommes, qui dans ces occasions sont ordinairement assez credules pour en tirer un grand sujet de consolation à la mort de leurs parens, sur ce qu'ils sont aprés cela bien assurez qu'au moins on y avoit fait tout ce qui s'y pouvoit faire. Cependant le malade, bien loin d'avoir gagné quelque chose à tous ces beaux discours, a tout perdu avec la vie, quoy que l'on eust fait esperer sa guerison.

Pour rendre donc les consultations de Medecins beaucoup plus utiles qu'elles ne le sont en effet, je conseille à tout le monde d'observer les trois maximes suivantes.

La premiere est, que l'on les fasse faire avant que l'on ait commencé le traitement des malades, parce que c'est principalement pour le regler que l'on a besoin de deliberer, & non pas pour reconnoître seulement le danger, ou pour prononcer sur l'évenement.

La seconde est, que l'on choisisse en la maniere que j'ay dite les Medecins consultans, au lieu d'en laisser la commission au Medecin ordinaire, parce que c'est pour le malade, & non pas pour ce Medecin que se doivent faire les consultations.

La derniere est, que deux jours avant qu'on fasse assembler ces Medecins, l'on leur fasse voir le malade, à chacun en particulier & à l'insçu l'un de l'autre, afin qu'ils

puiſſent tous avoir du temps pour mieux étudier la maladie, & ſur la connoiſſance qu'ils en auront priſe, mieux penſer aux moyens qui ſont les plus propres pour donner ſoulagement au malade ; au lieu de leur donner occaſion en les appellant tous enſemble, de s'accorder d'une maniere qui ſeroit fort inutile pour la gueriſon que l'on entreprend.

X.

Il eſt à propos que par le moyen de ce petit Ouvrage, l'on apprenne mieux qu'on ne fait, ce qu'il faut qu'on ſçache de la Medecine, pour ſe défendre des erreurs qui s'y ſont introduites.

C'EST une choſe étrange que les hommes qui ont une ſi grande défiance dans leurs affaires ordinaires, veulent bien abandonner aveuglément leur vie & leur ſanté, qui eſt ce qu'ils ont de plus cher, à des gens qui le plus ſou-

vent ne s'en soucient que par rapport à eux-mesmes ; & il n'est pas moins surprenant aussi de voir que l'on se donne bien de la peine pour connoître toutes les autres choses, sans vouloir jamais apprendre à se connoître soy-mesme.

Car enfin, si le Medecin doit sçavoir parfaitement la Medecine pour en rendre l'usage utile à ses malades, les malades doivent aussi de leur costé en sçavoir assez pour pouvoir se mieux faire connoître à leur Medecin, & par ce moyen suppleer au défaut de sa connoissance, ou à celuy de son attention.

Et cette propre connoissance de soy-même seroit d'autant plus utile, qu'il est certain que chacun peut mieux sçavoir de soy que toute autre personne, ce qu'il sent & ce qui luy nuit, ou luy fait du bien ; aussi ne peut-il y avoir de si parfait Medecin que celuy qui l'est de soy-mesme.

XI.

Il ne faut pas par la maniere de reconnoître les soins des Medecins, leur donner occasion de chercher leurs propres interests au préjudice de celuy de leurs malades.

C'EST une tres méchante maxime de payer les Medecins par visite, parce que c'est donner occasion à tous ceux qui pourroient manquer de probité, de multiplier inutilement leurs visites, & mesme de prolonger pour cet effet les maladies.

La Police en seroit bien meilleure s'ils estoient gagez, & qu'ils fussent obligez de ne prendre des malades aucune récompense, afin qu'en leur ostant par ce moyen toute esperance de lucre, on pust bannir par consequent de leur cœur l'avidité & l'envie qui causent de si grands desordres dans la Medecine.

L'on pourroit dire, si les Mede-

cins estoient gagez, qu'il arriveroit de là que voyant qu'ils ne gagneroient pas plus à travailler qu'à se reposer, ils en deviendroient paresseux, & negligeroient les malades; Mais aussi pour éviter cet inconvenient, on pourroit ne choisir pour ces Medecins gagez que des gens aussi honnestes que capables, qui bien loin de ne bien faire que par la crainte d'estre cassez aux gages en faisant autrement, se feroient sans doute un honneur & un plaisir fort grand de remplir leur devoir comme font ceux qui sont gagez pour servir à la Cour & ailleurs gratuitement le Public.

Puis que cette coutume n'est pas par tout établie, il seroit à desirer qu'il fust au moins établi que les Medecins ne seroient récompensez ou que selon le merite des guerisons quand ils ont gueri leurs malades, ou que selon les soins qu'ils auroient pris pour ceux qui seroient venus à mourir, lors qu'aprés avoir prédit

dés le commencement ce triste évenement, on les auroit prié de ne pas laisser de continuer leurs visites pour faire du moins aux malades tout ce qu'ils pourroient pour leur soulagement.

Mais quand les Medecins aprés avoir fait esperer à leurs malades la guerison, ont un mauvais succés, il ne faudroit point par aucune récompense payer leurs peines qui ont esté préjudiciables ou inutiles, afin de leur apprendre à mieux connoître ce qu'ils assurent, & à mieux tenir ce qu'ils ont promis.

Pour ceux qui auroient la lâcheté d'exiger de l'argent d'avance, il ne faudroit plus les regarder comme des Medecins; bien moins encore ceux qui se fiant sur un remede qu'ils pensent avoir specifique, quoy qu'il leur ait souvent manqué, & croyant estre les seuls qui en ayent connoissance, voudroient mettre à prix la vie des malades, refuseroient de la leur sauver s'ils ne s'accor-

doient à leur donner ce qu'ils leur demanderoient ; leur feroient entendre qu'ils leur sont necessaires absolument, afin de tirer d'eux plus facilement tout ce que leur cupidité pourroit exiger ; & de cette maniere, sous pretexte de chercher à leur conserver la vie, voudroient cependant leur oster les moyens de vivre, ne visant effectivement à s'enrichir qu'aux dépens du Public qu'ils abuseroient.

XII.

Les fâcheux évenemens des maladies viennent souvent par la faute des malades, & l'on en accuse trop facilement les Medecins.

SI quelquefois on excuse mal à propos le Medecin, souvent aussi par prévention ou par ignorance, l'on l'accuse tres injustement.

Lorsque ses remedes ne sont pas suivis de leurs bons effets, ce n'est pas toujours la faute du Medecin,

parce qu'il pourroit les avoir bien ordonné, sans qu'il eust esté bien obeï : il est mesme plus naturel de juger qu'un malade qui a de la repugnance à tout, qui manque de courage, & qui n'a pas toujours l'esprit si present qu'il faudroit, a manqué à son devoir, plutost que le Medecin qui peut bien mieux penser, & que son honneur ou son propre interest oblige de bien faire.

De plus, il arrive tres frequemment que l'augmentation de la maladie, & la mort mesme, quoy que survenues aprés l'usage des remedes du Medecin, sont de veritables preuves de la verité de sa science & de sa grande experience. C'est lors qu'il a eu assez de connoissance pour prévoir l'evenement, & assez de précaution pour en avertir dés le commencement pour sa décharge.

On ne doit pas mesme pour juger sainement d'un Medecin s'arrester si fort à ce qui paroist d'abord

dans les effets, qu'on n'en voye encore les suites ; car comme il ne faut jamais se servir de remedes sans necessité, & que par consequent on doit toujours supposer qu'en mesme temps qu'on prend ces remedes il y a une mauvaise disposition dans le corps, pourquoy quand il y arrive quelque fâcheux mouvement, l'imputeroit-on à une mauvaise qualité du remede dont on n'est point certain, plutost que de l'attribuer à une cause qu'on sçait certainement estre nuisible dans un corps mal disposé?

Il ne faut donc jamais blâmer les Medecins sur la conduite qu'ils ont prise de leurs malades, que dans ces trois cas. Premierement, si ce qui est survenu de mauvais aprés l'usage de leurs remedes, n'a pas esté suivi d'une suite plus heureuse. En second lieu, si le mal estant certain, c'est contre leur esperance & leur promesse qu'il est arrivé; & enfin si y ayant eu de l'erreur elle n'est point

venuë du peu d'exactitude qu'on a euë pour les ordres des Medecins.

Car la condition des Medecins est en cela fort malheureuse, que leur honneur dépend & du caprice de leurs malades, & des soins de ceux qui les servent, & de la vigilance aussi-bien que de la fidelité des Apoticaires.

Mais les Medecins habiles ont cette consolation, que lors qu'on a commis quelque faute contre leurs intentions, la nature dont ils connoissent bien tous les mouvemens, leur en rend un compte fidelle, & que s'en estant apperçus ils sçavent y mettre bon ordre.

XIII.

En matiere de maladie, sur tout en danger de mort, il ne faut jamais se fier qu'aux Medecins.

IL y a encore un grand abus dans la Medecine, dont il arrive tres frequem-

frequemment bien du malheur, & aux bleſſez par les Chirurgiens, & aux femmes en particulier dans leur groſſeſſe & en leurs accouchemens, par les Accoucheurs & Sage-femmes ; c'eſt que dans les cas les plus difficiles l'on ſe contente du ſecours de ces arts ſubalternes, ſans prendre avis des Medecins.

Cet abus eſt venu de ce que les Medecins qui dans les commencemens de leur établiſſement faiſoient avec la Medecine tous les ouvrages de la main en matiere de la Chirurgie comme de la Pharmacie, pour eſtre plus ſeurs de leurs faits, ne pouvant ſatisfaire à toutes ces ſortes de ſoins, qui auſſi leur déroboient bien du temps qu'ils pouvoient employer ailleurs plus utilement, ne ſe contenterent pas d'établir des gens ſubalternes pour travailler ſous leurs ordres, en donnant aux uns la maniere de faire toutes ſortes de preparations pour les remedes, qui ſont preſentement

les Apoticaires ; & aux autres la façon d'appliquer les medicamens à l'exterieur, & d'y faire toutes sortes d'operations avec la main & les instrumens, qui sont les Chirurgiens, les Operateurs, les Accoucheurs & Sage-femmes ; & dans la suite jugeant que l'habitude qu'avoient ces gens-là de voir toutes sortes de traitemens de maladies, pourroit leur avoir donné quelques legeres connoissances, ils confiérent à leur seule conduite les choses les plus aisées de la Medecine & de la Chirurgie, qu'ils crurent moins dignes de leurs soins & de leur attention, permettant aux Apotiquaires de donner sans leur avis quelques syrops ou quelques lavemens, aux Chirurgiens de traiter des playes simples ou superficielles, & aux Accoucheurs ou Sage-femmes de recevoir tous les enfans qui se presenteroient d'eux-mesmes, & qui viendroient au monde naturellement.

Ce qui a fait que les Apoticaires, les Chirurgiens, les Accoucheurs & Sage-femmes, s'étant peu à peu émancipez, ont si bien étendu leur pouvoir, qu'ils ont enfin persuadé au Public, & mesme à de certains Medecins, que les connoissances de la Chirurgie n'appartenoient point à la Medecine; que la science des compositions & des preparations des remedes, non plus que la connoissance des playes, des tumeurs, & de tous les autres maux externes, n'étoient point l'affaire des Medecins.

Enfin le desordre en est venu si avant, que le Chirurgien fait l'office de l'Apoticaire, l'Apoticaire celuy du Chirurgien, l'un & l'autre celuy du Medecin, y ayant mesme bien des femmes qui veulent tout faire sans estre rien du tout.

Aprés quoy il ne faut plus s'étonner si sur tout les Chirurgiens & les Accoucheurs se donnent la liberté, & se font mesme un point

d'honneur de travailler ſans Medecins dans les cas difficiles & douteux qui peuvent ſe preſenter pour l'exercice de leurs profeſſions ; en quoy il y a bien de l'abus.

Car il eſt bien évident que ces arts n'étant fondez que ſur la pratique ſeule, ne ſçauroient donner les veritables moyens pour ſortir avec ſuccés de ces cas difficiles & douteux, puiſque la pratique ne peut ſervir que pour les cas qui ont eſté pratiquez, & que les cas douteux ne ſont douteux que parce qu'ils n'ont pas encore eſté dans la pratique. D'où il arrive ſouvent auſſi que les plus habiles Chirurgiens & Accoucheurs manquent en pareils cas.

Par conſequent la capacité de ces arts ne pouvant s'étendre à ces meſmes cas, il faut conclure que l'on doit pour lors recourir aux lumieres de la ſcience ; & à qui eſt-ce d'en développer les myſteres, ſi ce n'eſt aux Docteurs & aux

Oracles de la Medecine ?

C'est aussi pour cette raison qu'ils sont indispensablement obligez de se rendre tres habiles dans toutes ces sortes de connoissances, comme dans toutes les autres qui sont necessaires pour leur ministere, afin qu'ils puissent s'acquitter dignement de cet employ éminent dont le Seigneur les a honorez, pour travailler à la conservation de la vie qu'il a donnée aux hommes, & cooperer avec luy dans ce grand ouvrage.

OBSERVATIONS

Sur les Erreurs generales qui se sont introduites dans la pratique de la Medecine.

I. OBSERVATION,

OU

I. ERREUR.

L'on traite mal à propos les maladies suivant leur dénomination, au lieu de les traiter suivant leur nature ou leur cause essentielle.

IL est decidé dans la Medecine que l'on doit faire le choix des remedes, suivant l'occasion où ils sont propres ; que cette occasion est sujette au changement continuel ; qu'elle passe incontinent, comme l'a dit Hippocrate, suivant les mouvemens differens & continuels de la nature ; & que par consequent le grand secret est de la

Hypocrate, Aphor. 1.

bien connoître, & d'y faire une grande attention dans l'usage de la Medecine.

Cependant c'est une coutume parmi ceux qui écrivent de la Medecine, ou qui la pratiquent, de donner des remedes fixes & déterminez pour chaque mal d'une même dénomination, & par consequent de vouloir que ce soient toujours les mesmes dans toutes les occasions differentes d'un mesme mal. N'y a-t-il pas-là une formelle contradiction?

Il est mesme certain (comme je le feray voir dans l'onziéme des Erreurs generales dont je parle à present) que sous les noms que l'on prétend avoir esté donnez à chaque maladie, l'on n'a compris effectivement que les maux, les accidens, & les symptomes qui en paroissent, parce que les Auteurs ont jugé devoir les dépeindre seulement par tout ce qui en estoit le plus sensible; quoy que neanmoins

il ſoit évident que l'on ne doit pas donner des remedes contre les maladies par rapport à leurs accidens, mais ſeulement ſuivant leur propre nature, je veux dire ſuivant la cauſe eſſentielle qui les a formez, & qui les entretient.

Qui eſt la raiſon pour laquelle il arrive ſouvent qu'il faut conduire par une meſme methode des maladies de differente denomination, parce qu'il ſe trouvera qu'elles ſont d'une meſme nature; au lieu qu'on devra obſerver une methode differente contre des maladies d'une meſme dénomination, parce qu'il ſe rencontrera qu'elles auront eſté formées differemment.

Car parce que pluſieurs fievres auront different mouvement, l'une de tierce, l'autre de quarte, bien loin que pour les détruire il faille donner des remedes differens, il en faudra donner de pareils pour l'une & l'autre eſpece de ces fiévres, ſi toutes deux ſont d'une meſme nature,

& ont une mesme cause essentielle: comme au contraire il est constant que pour toutes sortes de foiblesses, quoy qu'elles ayent la mesme dénomination, il faut remedier à celles qui proviennent de plenitude & d'accablement, bien differemment de celles qui surviennent à l'inanition & à l'épuisement.

D'où il faut conclure, que tous les Livres de pratiques, toutes les recettes de remedes fixes & déterminez, tant simples que composez, aussi-bien que tous ceux qui en font part au public & aux particuliers, sans faire difference des differentes natures, & des circonstances ou occasions differentes, sont des piéges d'erreurs, d'où il arrive toujours du mal suivant l'ordre naturel, & du bien seulement par hazard.

I I.

Contre la raiſon, auſſi-bien que contre l'autorité d'Hypocrate, l'on ordonne des évacuations contre les mouvemens de la nature.

Voyez Hypocr. en ſon Livre des Aphoriſ. Sect. 3. Aph. 21.

L'On ſe contredit encore bien évidemment à l'égard de cette loy ſi bien établie dans la Medecine, qui ordonne aux Medecins de ſuivre dans leurs fonctions les mouvemens de la nature ; elle veut qu'on évacuë les humeurs du coſté qu'elles ſe preſentent, comme y eſtant plus diſpoſées.

Cependant combien de fois arrive-t-il que l'on ſaigne dans les vomiſſemens, & dans les devoyemens?

Quoy que par cette fauſſe conduite l'on peche en meſme temps contre un autre principe de conſequence, qui eſt qu'il ne faut jamais permettre deux évacuations

en mesme temps, de peur de diminuer trop les forces, que l'on ne sçauroit trop ménager.

III.

Le choix des remedes pour le traitement des maladies, ne doit pas estre fait sur la connoissance des temperamens.

L'On croit communément que le succés des traitemens des maladies dépend de la seule connoissance parfaite qu'on doit avoir des temperamens.

Mais qu'est-ce que la maladie peut avoir de commun avec le temperament, puis qu'une mesme maladie peut se former dans des personnes de temperament different, & avec une grande difference d'âge, de sexe, de climats, & de saisons?

De plus, les remedes que l'on peut donner contre les maladies, n'ont aucune relation avec le tem-

perament, parce qu'ils n'ont rien qui puiſſe y convenir, n'eſtant même deſtinez que pour faire des mouvemens contraires au temperament, & capables de l'irriter ou de l'alterer, bien loin d'avoir avec luy de la convenance.

Ce qui peut donc ſeul avoir du rapport avec le temperament, ce ſont les alimens, parce qu'ils ſe doivent changer en la ſubſtance du corps humain.

Mais cette convenance n'eſt point de la connoiſſance d'aucun autre que des malades; leſquels ſeuls par leur propre ſentiment peuvent juger de ce qui leur fait du bien ou du mal, & par conſequent ſçavoir ſeuls auſſi ce qui leur eſt profitable ou nuiſible.

Ainſi il faut conclure que la connoiſſance du temperament, s'il eſt pris pour l'eſtat des forces, ne peut ſervir aux Medecins que pour proportionner la doſe de leurs remedes.

IV.

L'on ne considere pas ce qu'il faut observer dans les épreuves, & l'on les confond mal-à propos.

CE qui donne occasion à bien des fautes considerables que l'on fait dans l'usage de la Medecine, c'est que l'on confond l'épreuve que l'on y fait des remedes avec l'experience que l'on en a, quoy que ce soient deux choses bien differentes; la premiere estant tres dangereuse, suivant le jugement d'Hypocrate dans son premier Aphorisme, parce qu'elle n'est que l'essay d'une chose que l'on ne connoist point encore; & que mesme l'on considere dans les essais toute autre chose qu'il n'y faudroit observer; au lieu que l'experience est tres certaine, & l'un des meilleurs fondemens de la Medecine, en ce qu'elle ne suppose que des essais capables de faire

connoiſtre les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes.

Ce qui fait qu'ordinairement toutes les épreuves ſont de veritables occaſions d'erreurs, au lieu de ſervir au progrés de la Medecine, c'eſt que l'on a coutume de n'obſerver dans ces épreuves que le ſuccés, quoy qu'il ſuive par neceſſité la nature des circonſtances, qui ſont toujours differentes & ſujettes au changement ; au lieu qu'il ne faut conſiderer dans les eſſais que l'on fait des remedes, que ce qu'ils operent dans le corps, & leurs actions qui ſont leurs veritables proprietez, leſquelles tant que la nature ſubſiſte ſe font paroiſtre par neceſſité de nature également dans toutes les occaſions differentes ; & par conſequent ne ſçauroient jamais faire tomber dans l'erreur ceux qui les obſervent, & s'y fient uniquement.

V.

Il n'eſt pas vray que le ſang puiſſe ſe corrompre dans ſes vaiſſeaux, ſi ce n'eſt à la mort.

C'EST une opinion fort commune dans le monde, que le ſang ſe corrompt ſouvent dans ſes vaiſſeaux durant la vie de l'homme.

Cependant cette opinion eſt évidemment contraire à la verité, parce qu'il n'eſt rien de plus certain que la vie eſt dans le ſang, & que la vie eſt autant incompatible avec la corruption, qu'elle l'eſt avec la mort, puiſque la mort & la corruption ne ſont qu'une meſme choſe ; l'une & l'autre conſiſtant uniquement dans la perte des eſprits, ou leur ſeparation d'avec la matiere avec laquelle ils compoſoient la choſe pour luy donner la vie & tous ſes mouvemens.

C'eſt par cette raiſon qu'il eſt

conſtant que le ſang qui renferme le principe de la vie doit eſtre le dernier dans le corps à eſtre corrompu.

Ce qui n'arrive que lorſque les humeurs & ſeroſitez vitiées en penetrant la ſubſtance huileuſe du ſang ont donné lieu à la diſſipation de tous les eſprits qui ſervoient à l'entretien de la vie.

De ſorte que quoy que les ſeroſitez qui accompagnent le ſang ſoient ſujettes durant la vie à la corruption, à raiſon de la teinture des mauvais levains & des humeurs corrompuës dont elles ſe chargent dans les premiers voyes, & qu'elles charient dans les vaiſſeaux; ce n'eſt pas à dire pour cela que le ſang contracte dans ſa ſubſtance cette corruption, ſi ce n'eſt à la mort, & ce n'eſt au contraire que pour s'en défendre qu'il eſt obligé dans les fiévres de faire tous les mouvemens violens que nous y remarquons.

C'eſt cependant pour avoir pris la corruption des feroſitez pour celle du ſang, que l'on a commis de ſi grands abus ſur la ſaignée, en prenant, comme l'on a fait, l'habitude de tirer le ſang des vaiſſeaux pour oſter la corruption qui pourroit s'y eſtre gliſſée, au lieu qu'il ne faut pour cet effet qu'en ſeparer les ſeroſitez impures ; ce qui ſe peut plus naturellement & plus parfaitement par d'autres evacuations, & par la vertu des ſimples qui y ſont ſpecifiques, & non point par la ſaignée, qui au contraire en épuiſant les eſprits qui ſont dans le ſang, ne peut pas manquer de donner lieu à une plus grande corruption.

Ce qui a donné occaſion au ſentiment que l'on a ſur la corruption du ſang, ce ſont les couleurs differentes que l'on y apperçoit ſouvent, aprés l'avoir tiré de la veine ; mais ces apparences ne ſçauroient eſtre des marques de la corruption

du ſang, n'eſtant que l'effet du changement de la ſituation de ſes particules cauſées par un mouvement extraordinaire, ſoit que le mouvement ſoit provenu du dedans par maladie, ou du dehors par quelque violent exercice du corps, comme il arrive aux perſonnes d'un travail penible, qui quoy que tres ſaines ont neanmoins dans le temps de leur agitation leur ſang auſſi mal coloré que celuy des febricitans les plus malades: ainſi qu'il eſt aiſé d'en faire l'experience.

L'on peut facilement connoiſtre que ces differentes couleurs du ſang ne font aucun changement dans ſa ſubſtance, en ce que ſi l'on en tire dans une palette deux ou trois onces, & qu'il en tombe ſur les bords quelque peu d'une épaiſſeur fort legere, ce qu'il y en aura ſur les bords paroiſtra bon, & ce qui ſera dans le fond paroiſtra fort mauvais, quoy que ce ſoit dans les

deux endroits, du ſang d'une meſme nature, & tiré en meſme temps.

Quelle difference peut-il donc y avoir de l'un avec l'autre, ſi ce n'eſt en ce que les particules du ſang confonduës les unes dans les autres, & brouillées par un mouvement extraordinaire, ſe trouvent ſi embaraſſées enſemble dans le fond de la palette, qu'elles ne peuvent plus reprendre leur ſituation ordinaire, ni par conſequent repreſenter leur couleur naturelle, comme le peuvent facilement celles qui ſont ſur les bords, parce qu'elles y ont plus de liberté dans une moindre épaiſſeur pour ſe dégager les unes d'avec les autres.

Une autre raiſon qui fait bien voir qu'on ne doit pas faire attention à ces differentes couleurs qui paroiſſent au ſang, & que ce ſont des apparences fort trompeuſes ſur leſquelles on ne peut fonder aucune conjecture raiſonnable pour

prouver ſa corruption, c'eſt que dans les fiévres malignes les plus mortelles le ſang paroiſt ordinairement tres bon par la beauté de ſa couleur.

Ce qui n'arrive pourtant que parce que ſe coagulant peu à peu dans les vaiſſeaux par le moyen des acides violens qui font la malignité de ſa ſeroſité, il n'eſt plus capable d'y faire aſſez de mouvement pour changer la ſituation ordinaire de ſes particules, comme il eſt aiſé d'en juger par le poux, qui dans ces ſortes de fiévres ne paroiſt pas fort éloigné du naturel.

VI.

La purification des corps dépend uniquement de la digeſtion des humeurs, qui eſt un ouvrage de la nature, & non pas des lavages que l'on a coutume de faire prendre aux malades.

POUR détacher tout ce qu'il peut y avoir d'impur dans le

corps, l'on croit qu'il n'y a qu'à le laver d'une grande quantité de boiſſon, comme s'il s'agiſſoit de nettoyer un chauderon ou une marmite. Au lieu que l'on doit conſiderer cet ouvrage comme dépendant uniquement de la nature.

Il n'eſt pas beſoin dans les maladies de tant humecter le corps, puis qu'il n'y a déja que trop d'humeur, & qu'elle abonde meſme davantage dans les corps qui ſont plus ſecs, comme je le feray voir en ſon lieu.

Pour ce qui eſt de la craſſe qui s'attache aux parties par leſquelles paſſent les humeurs, on reconnoiſt aſſez tous les jours que les plus grands lavages ne peuvent ſeulement la détacher de la langue, & bien moins des ulceres exterieurs; que la mondification par conſequent des parties les plus interieures eſtant encore moins poſſible par une grande quantité de boiſſon, il faut la laiſſer faire à la nature ſeule, & ſe contenter d'y apporter une

bonne diſpoſition par la digeſtion univerſelle des humeurs pour luy faciliter ſon ouvrage.

VII.

Pour faire une parfaite évacuation des humeurs, il faut les prendre dans leurs mouvemens, & non pas dans leur repos, pourvu qu'elles ſoient dans les voyes de l'évacuation.

L'On a tellement intimidé les peuples ſur la purgation dans les fievres, dans les rhumes, & pour tous les maux où il ſe fait quelque mouvement extraordinaire, que preſque perſonne n'oſeroit, ſans craindre de ſe faire mourir, en uſer dans ces occaſions ; par la raiſon que pendant que les humeurs ſont déja en mouvement, il ne faut pas y en faire de nouveau par le moyen de la purgation.

Sur ce principe il ne faudroit preſque jamais purger dans aucune maladie, puiſque hors de l'apo-

plexie, de la létargie, & de la paralysie, elles sont toutes des effets de quelques humeurs qui sont en mouvement, & par consequent il faudroit attendre que les maladies fussent parvenuës à leur fin pour y apporter le remede ; ou pour parler encore plus clairement, attendre que les humeurs nuisibles fussent toutes dissipées par les efforts de la nature, & consumées par les douleurs avant que d'en tenter l'évacuation.

De là il arrive que la purgation trop tardive ne rencontrant plus de mauvaises humeurs, en corrompt de bonnes dans son operation, & que pour estre faite à contre-temps, elle cause une rechute, ou commence une nouvelle maladie.

De mesme pour ne pas évacuer assez-tost dans les fiévres & dans les fluxions les mauvaises humeurs, l'on voit naître de grands accidens, parce que ces humeurs qui sont en grand mouvement, ne trouvant au-

cune issuë pour se mettre en liberté, font tout à coup un dépost sur les hypocondres, sur les cuisses, ou sur le premier endroit qu'elles rencontrent, & quelquefois sur une partie principale qui se trouve foible, rendant par ce moyen la perte du malade inévitable.

Voyez Hypocr. en la Section 5. du Liv. 2. des Maladies populaires.

Ce qui rend bien évidente l'erreur de ceux qui pratiquent cette fausse methode, c'est que quoy qu'ils soient assez scrupuleux pour ne vouloir pas dans une fiévre donner la moindre purgation dans le temps que les malades sont dans toutes leurs forces, ils donnent neanmoins souvent à des febricitans, quoy que réduits à l'extrêmité, les plus violens purgatifs, & mesme l'émetique, dont il arrive pourtant assez frequemment de bons effets fort surprenans.

Mais ces prodiges ne sont pour eux que des sujets veritables de blâme & de confusion, parce qu'on peut pour lors avec justice non seulement

lement leur reprocher le contre-temps d'un remede qu'il eftoit plus à propos de donner dans le temps où le malade avoit plus de forces, mais encore leur imputer avec le retardement de la guerifon, toute la fatigue & la grande dépenfe d'une longue maladie ; ce qu'ils auroient pû certainemeut épargner à ce malade, puis qu'ils l'échappent par ce mefme remede violent dans un temps où la guerifon eft beaucoup plus difficile.

Il vaudroit donc mieux qu'ils fuffent du fentiment d'Hypocrate qu'ils fe vantent de fuivre, & qu'ils ne fuivent pourtant pas, qui eft qu'on doit évacuer lors que les humeurs font turgentes, c'eft à dire lors qu'elles commencent à eftre mifes en mouvement, afin qu'à la faveur de cette occafion l'évacuation en foit plus facile ; qui eft la veritable raifon fur laquelle fans doute s'eft fondé ce grand homme.

Voyez Hypoc. en fon Livre des Aphorif. 10.

Il ſe commet ſur cette meſme matiere un autre abus tout contraire à ce dernier, mais qui n'en eſt pas moins préjudiciable aux malades, c'eſt qu'il y en a qui purgent trop inconſiderément dans les fiévres & dans les fluxions, ſans avoir en main les remedes ſpecifiques qui peuvent empêcher que les eſprits naturels ne ſe mettent dans un mouvement extraordinaire à l'occaſion du purgatif, pendant que la nature s'en ſert pour ſeparer du ſang les impuretez.

VIII.

La coutume que l'on a dans l'uſage de la Medecine de s'arrêter aux apparences, ſans penetrer les raiſons de leur manifeſtation, eſt la principale cauſe pour laquelle on y fait des conjectures tres incertaines.

TOut le monde preſque s'imagine que parce que la Medecine eſt une ſcience conjectura-

le, & que tous ses jugemens sont fondez sur des apparences, toutes ces apparences estant souvent trompeuses, elle soit necessairement sujette à l'erreur. Cette opinion est veritable, lorsqu'on n'y connoist pas les causes qui font manifester les signes au dehors, & qu'on ne sçait pas qu'il y a entre ces signes & leurs causes une dépendance naturelle & certaine, dont la connoissance fait qu'on ne peut voir ce qui paroist à l'exterieur, qu'on ne soit aussi certain de tout ce qui se passe dans l'interieur.

Or il est de fait, qu'il n'a paru jusqu'icy aucun Auteur dans la Medecine, qui en prenant soin de donner un détail de tous les signes, qui dans les maladies se font paroistre au dehors, se soit donné la peine d'expliquer toutes les raisons de leur manifestation, en telle maniere qu'on puisse par ce moyen connoistre les causes interieures par les signes exterieurs, en connoissant

parfaitement le raport qui eſt entre ces ſignes & ces cauſes.

Tout eſt donc équivoque & ſujet à l'erreur dans la Medecine, pour ceux qui par leur étude particuliere n'ont pas appris à developer ces myſteres.

IX.

Quoy que dans la Medecine tout le bon ſuccés des remedes dépende des forces de la nature, la methode la plus commune qu'on y tient eſt d'aller à leur deſtruction.

C'EST un principe certain dans la Medecine, que tout le bon ſuccés des maladies dépend principalement des forces de la nature, parce que la gueriſon eſt ſon ouvrage.

Cependant la coutume eſt directement contraire à ce principe, en ce que l'on va droit à la deſtruction de la nature, non ſeulement en l'épuiſant de toutes les manie-

res inconſiderément ; mais encore en empêchant par une eſpece de dureté, qu'on ne la repare par l'uſage des alimens ſucculens & capables de faire cette reparation.

Or y a-t-il en cela de la raiſon, qu'un corps abbatu par les rigueurs de la maladie, & épuiſé dans les principes de la vie par les ſaignées & par les autres remedes, puiſſe reſiſter à tout, & ſe ſoutenir avec un peu d'eau de veau & de poulet, & avec une grande inondation de tiſane ? Il ne faut pas s'étonner ſi en ſuivant cette methode il meurt tant de gens d'une vigueur conſiderable & d'une grande jeuneſſe ; ſi l'on voit paroiſtre des criſes ſi rarement dans le ſiecle où nous ſommes, & ſi lorſque la nature a encore aſſez de forces pour les faire paroiſtre, elle n'en a pas ſuffiſamment pour les ſoutenir.

X.

S'il y a des Medecins qui n'osent faire des pronostiques, ny prédire les accidens & les évenemens des maladies, c'est parce qu'ils ignorent les causes, & qu'ils ne vont qu'à tâtons dans leur traitement.

L'On a si bien perdu (manque de science) la coutume qu'avoient nos Anciens & les Princes de la Medecine de prévoir & prédire les évenemens des maladies, qu'aujourd'huy un Medecin paroist extraordinaire quand il veut faire quelque pronostique ou prédiction pour l'avenir.

Cependant c'est par là principalement que les Medecins peuvent donner des marques certaines de leur science.

D'ailleurs s'ils ne sçavent pas ce qui doit arriver à leurs malades, comment pourront-ils les disposer

aux crises salutaires, qui sont si sures pour rendre les guerisons parfaites ? Comment pourront-ils prendre des mesures & des précautions pour les défendre des accidens qui pourroient les menacer ? & comment empêcheront-ils les dispositions qui pourroient estre contraires au rétablissement de leur santé ?

Aussi est-il bien certain que ce n'est que parce que l'on y va communément à l'aveugle, qu'il perit bien des personnes qu'on pourroit avec plus de connoissance échapper, heureusement.

On devroit donc, pour obliger les Medecins de prendre mieux qu'ils ne font les moyens de se faire de veritables Sçavans, exiger d'eux toujours qu'ils fissent leur pronostique sur chaque maladie qu'ils auroient à traiter. Il y en a plusieurs d'entr'eux qui n'y trouveroient pas leur compte.

XI.

L'on confond la maladie avec le mal qu'on en ressent, quoy que ce soit deux choses fort differentes.

VOICY une erreur qui seule est capable de détruire toute la verité dans la Medecine, dans laquelle pourtant la plupart ne tombent que parce qu'ils confondent le mal avec la maladie, croyant que ce ne sont qu'une mesme chose, quoy que c'en soient deux bien differentes.

Car la maladie c'est l'empêchement qu'une cause nuisible forme dans le corps humain, le troublant dans toutes ses fonctions, ou dans quelques-unes en particulier; & le mal, ce sont tous les symptomes que le malade peut ressentir de sa maladie, & tous les accidens qui en provenant peuvent la donner à connoistre.

Or

Or il eſt évident qu'il eſt impoſſible de prendre le mal pour la maladie ſans tomber d'abord dans l'erreur, & ſans rendre en meſme temps la Medecine inutile, parce que pour lors l'on choiſit le remede par rapport aux accidens qui ne ſont que les ſuites de la maladie; au lieu qu'il faudroit le choiſir par rapport à la maladie meſme, & à la cauſe eſſentielle qui l'a formée; d'où il arrive que prenant un remede pour l'autre, l'on ſe trouve neceſſairement toujours trompé, n'y ayant que le remede qui a une proprieté ſpecifique, ou une action de contrarieté contre la cauſe eſſentielle de la maladie qui puiſſe être utile.

Par exemple, l'on fait conſiſter la pleureſie dans le mal que reſſent le malade, c'eſt à dire dans une chaleur ou fiévre aiguë, accompagnée d'une toux preſque continuelle, de crachats ordinairement teints de ſang, d'une douleur preſſante au coſté, & d'une fort grande

difficulté de refpirer, quoy que tout cela ne foit point la pleurefie, mais feulement les accidens qui en proviennent.

Cependant ce n'eft que par rapport à ces accidens que l'on donne ordinairement des remedes dans la pleurefie; l'on s'attache à diminuer le grand feu de la fiévre par les faignées, quoy que par les faignées l'on ne tire des veines que le fang qui y eft en mouvement, & que le fang qui eft en mouvement dans les veines n'ait rien de commun avec la pleurefie. On veut temperer cette grande chaleur par l'ufage des chofes froides, quoy que le plus fouvent ce foit le froid qui a fait naiftre cette maladie. Il y en a qui tafchent de moderer les douleurs par les onctions, & de faciliter la refpiration & les crachats par l'ufage des fyrops; mais tout cela n'allant point à la caufe, il ne faut pas s'étonner fi l'on le trouve inutile, comme l'on en fait

tous les jours la fâcheuse experience.

Au lieu que si estant persuadé avec plus de verité que la pleuresie consiste dans la cause essentielle qui la forme, qui est une tumeur ou gonflement d'une partie des poulmons, qui fait que d'un costé ils s'étendent avec inflammation jusques aux costes, produisant par cette formation de tumeur tous les accidens dont je viens de parler, l'on ne viseroit pour lors qu'à resoudre cette tumeur, ou par transpiration insensible par le moyen des remedes resolvans que l'on peut appliquer au dehors, ou sensiblement par des remedes sudorifiques, comme font avec succés bien des personnes, sans qu'elles soient Medecins, & sans le faire par autre connoissance de cause, que parce que par succession elles le sçavent des plus habiles Medecins.

Voyez Hypocr. en son Liv. de la nature des Os.

L'on doit icy remarquer, à pro-

pos de l'erreur, dont il eſt queſtion, que l'on ne doit plus eſtre ſurpris, s'il y en a une infinité dans la Medecine, puiſque dans tous les Livres de recettes, & preſque dans tous ceux de pratique que les Medecins ont donnez au Public, les remedes n'y ſont pas donnez contre ce qui eſt veritablement la maladie, mais ſeulement contre le mal qu'on en reſſent.

XII.

Contre les loix des Princes de la Medecine, & contre la veritable Philoſophie, l'on fait conſiſter les cauſes des maladies dans le chaud, dans le froid, & dans les autres premieres qualitez des choſes.

L'On fait communément conſiſter les cauſes des maladies dans le chaud ou dans le froid, ou dans le ſec ou dans l'humide, quoy que preſque tous les anciens & les principaux Medecins, ſur

tout Hypocrate & Mesüé, dont l'on prétend neanmoins suivre la doctrine, ayent esté d'un sentiment tout-à-fait contraire, ayant decidé positivement que ce n'est ny le chaud ny le froid, ny le sec ny l'humide qui font les maladies.

Voyez Hypocr. en son Livre de l'ancienne Medecine, & Mesüé en son Livre des Medicamens.

La raison s'accorde aussi tres bien avec l'autorité de ces grands hommes; car d'un costé il est certain qu'il n'y a que les choses dont la nature est contraire à celle de l'homme, qui puissent le rendre malade; & d'autre costé il est constant que la nature d'aucune de ces qualitez n'est point contraire à celle de l'homme, puis qu'elles le font ce qu'il est.

Ce qui est si veritable, qu'il peut tres bien se conserver dans son estat naturel, malgré mesme les plus grands excés differens, & durant les plus grandes rigueurs des saisons, des temps & des climats; comme aussi avec l'usage des alimens & des boissons de toutes sor-

tes de qualitez, n'y ayant que la corruption ſeule, ou la trop grande quantité des humeurs qui puiſſe former les maladies, en empêchant en quelque maniere que ce puiſſe eſtre le mouvement du ſang dans ſa circulation, en laquelle la vie conſiſte uniquement, & de l'imperfection de laquelle par conſequent les maladies doivent provenir neceſſairement, comme la ſanté parfaite dépend de la perfection ſeule de cette circulation.

Ceux donc qui dans les maladies ſe contentent de donner du froid contre le chaud, ou du ſec contre l'humide, pratiquent la Medecine fort inutilement.

XIII.

Il n'eſt pas vray que les chaleurs fâcheuſes & étrangeres proviennent d'un principe étranger; mais pour toutes ſortes de chaleurs il ne peut point y avoir d'autre principe que celuy de la vie.

IL y a encore dans la Medecine une autre erreur qui eſt tres pernicieuſe, en ce qu'elle eſt cauſe que non ſeulement on laiſſe perir beaucoup de perſonnes dans des maladies dangereuſes, mais meſme qu'on en fait mourir pluſieurs dont les maladies n'eſtoient pas de ſoy mortelles, & qui le deviennent par cette fauſſe conduite que l'on ne tient, que parce que l'on croit (comme une verité certaine) que toutes les chaleurs fâcheuſes que reſſent le corps humain, ſont des chaleurs cauſées par un principe étranger, & qu'il faut le combattre par le froid pour les faire ceſſer.

Je feray pourtant voir quand j'établiray les principes eſſentiels de la veritable Medecine & ſes principes d'uſage, que le principe de cette chaleur que l'on tâche de détruire de toutes manieres, eſt veritablement celuy de la chaleur

naturelle, quoy qu'elle soit venuë dans un excés, comme le dit le Prince Avicenne, qu'il ne peut point y en avoir d'autre, & que si cette chaleur se fait sentir mauvaise, ce n'êst qu'à l'occasion des excés du dehors, ou des humeurs nuisibles, qui dans l'action de ce principe estant mises necessairement elles-mesmes en trop grand mouvement, ne sçauroient manquer, & par la violence de ce mesme mouvement, & par leur propre qualité qui est mauvaise, de faire une méchante impression par tout où elles se rencontrent.

La fiévre est la chaleur naturelle passée jusqu'à l'embrasement. Avic. en son Canon 4. des fiévres.

Ceux qui sont prevenus contre ces raisons, pensant que ces chaleurs proviennent d'un feu étranger, & qu'il faut éteindre ce feu par le moyen des choses froides; qu'ils jettent les yeux sur les hydropiques pour reconnoistre leur erreur, puisque ces pauvres malades brûlent au milieu des eaux.

L'on fait encore sur ce mesme

faux principe une faute tres considerable, qui eſt que ; lors qu'on voit de l'embraſement dans le ſang, l'on croit faire merveille de travailler à l'appaiſer en donnant des choſes propres à fixer le mouvement, ſans ſe mettre en peine de détruire en meſme temps ce qui y a donné occaſion.

Car quand on pourroit, ſans oſter la cauſe, détruire l'effet, je veux dire ſon mouvement (ce qu'il ſeroit inutile de tenter) l'on fait tres mal de ſe ſervir de ce moyen ; parce que ſuppoſé qu'il y ait une cauſe étrangere, & une humeur nuiſible ; il eſt certain que tant qu'elle ſubſiſte, l'embraſement & un mouvement extraordinaire y ſont abſolument neceſſaires pour reſoudre l'humeur ou l'évacuer, ſans quoy la vie ſeroit encore en plus grand danger.

Ce n'eſt meſme que parce que les eſprits n'ont pas la liberté de faire ce mouvement extraordinaire

pour combattre les humeurs corrompuës ou trop copieuſes dont ils ſe trouvent opprimez, que l'on voit arriver les morts ſubites.

XIV.

Dans la Medecine l'on ſe contente de ſatisfaire ſa curioſité ſur la connoiſſance de la figure des ſimples, ſans paſſer à la recherche de leurs vertus, & mal à propos l'on ſe fie trop, & aveuglément à ce qu'en ont écrit les Auteurs.

L'On prend de grands ſoins pour rechercher juſques dans les pays les plus éloignez toutes les eſpeces de ſimples les plus curieuſes, & pour les cultiver dans les Jardins du Roy, & dans ceux des particuliers; mais perſonne ne s'applique à la recherche de leurs proprietez, ny à en faire des experiences, & l'on ſe contente de voir là-deſſus ce qu'en ont dit les Auteurs.

Cependant il eſt conſtant que les noms ayant eſté donnez differemment aux ſimples ſuivant les differens Auteurs qui en ont décrit leurs proprietez, on ne ſçauroit ſçavoir de quels ſimples ils ont entendu parler ſous les noms qu'ils leur ont donnez, & meſme il y a encore aujourd'huy parmi les Medecins de grandes diſputes là-deſſus, en ſorte que s'ils ne font eux-meſmes les épreuves des remedes, ils ne ſçauroient manquer de prendre ſouvent l'un pour l'autre : Peut-il y avoir dans la Medecine une plus grande ſource d'erreur que celle-cy?

XV.

Tous les temperamens eſtant differens, & la maniere de vivre regardant uniquement le temperament, l'on donne ſans raiſon des regles generales & determinées ſur les regimes dans la Medecine.

L'On a fait bien des volumes touchant les regimes de vie

propres pour les malades, afin qu'on puſt choiſir ce qu'il y avoit de meilleur pour le recouvrement de leur ſanté, & pour leur conſervation. Mais de quoy peut ſervir de marquer rien de fixe & de déterminé dans la Medecine, puiſque rien de tout ce qui peut ſervir à la vie des hommes, n'eſt ny bon ny mauvais de ſoy, & que tout leur eſt utile ſeulement par rapport à leurs temperamens qui ſont toujours differens ſuivant la difference des perſonnes?

OBSERVATIONS

Sur les erreurs particulieres qui ſe ſont introduites dans l'uſage de la Medecine touchant diverſes maladies.

I.

Touchant la Fievre.

IL faut bien que dans la Medecine l'on n'ait pas communément une veritable connoiſſance de la fievre, puis qu'on en voit perir tant de perſonnes, dans leſquelles à l'ouverture de leur corps on ne trouve point de parties gâtées, ny aucune autre cauſe de mort que la fievre ſeule.

Je ſuis perſuadé que ce qui a empêché qu'on ne ſoit parvenu à cette connoiſſance, c'eſt cette grande prévention où l'on a toujou:s eſté, que la fievre qui eſt une chaleur extraordinaire, ne pouvoit eſtre cau-

ſée que du chaud, & que par conſequent on ne devoit employer contre la fievre que des choſes froides.

J'ay déja fait voir que ce n'eſtoit ny le chaud ny le froid qui cauſe les maladies formellement : mais quand elles pourroient eſtre formées par l'un ou par l'autre, il eſt évident que la fievre qui eſt une maladie, ſeroit bien plutoſt formée par le froid que par le chaud, parce que toute maladie ſuppoſe une oppoſition ou contrarieté entre une cauſe nuiſible & la nature, & que la fievre eſtant déja de ſon coſté une maladie de chaleur, & un mouvement dépendant meſme du feu vital & naturel, il n'y pourroit avoir d'autre coſté pour oppoſé que du froid.

Ce ſeroit d'ailleurs une autre erreur de penſer qu'il puſt y avoir dans le corps humain quelques humeurs chaudes de leur nature autres que le ſang, n'y ayant que le

ſang qui contienne les eſprits & le feu de vie, & qui par conſequent ait une chaleur de proprieté.

Ce qui eſt ſi veritable, que lors que les autres humeurs commencent d'eſtre miſes en mouvement dans l'entrée des accés de fievres, elles ne manquent point ordinairement, à raiſon de ce dénuement d'eſprits dont je viens de parler, d'en faire ſentir de mauvais effets par des tremblemens ou par des friſſons, qui ne ceſſent que lors qu'elles ont rencontré avec le ſang aſſez d'eſprits pour y répandre de la chaleur, laquelle s'augmentant s'étend enſuite par le moyen de la circulation par tout le corps où elle reſte, juſqu'à ce que l'humeur nuiſible qui reſide dans les vaiſſeaux étant conſumée, le mouvement vient à ceſſer.

Un moyen ſeur pour ne point ſe tromper comme l'on fait ſur la nature de la fievre, ny ſur le traitement qu'on y doit faire pour en

guerir, c'eſt d'en diſtinguer le mal qu'on en reſſent d'avec la maladie qui le cauſe, afin que l'on ne ſe fonde plus pour ce traitement ſur le mal qui n'eſt que l'effet, au lieu d'aller à la cauſe, qui eſt la maladie.

L'on a compris la fievre, comme toutes les autres maladies, ſous le nom du mal que l'on en reſſent, c'eſt à dire que l'on l'a décrite comme une chaleur fâcheuſe & un mouvement violent, parce que c'eſt tout ce qu'il y a de plus ſenſible dans cette maladie : mais cette chaleur & ce mouvement ne ſont point la maladie meſme, ny par conſequent ce que l'on doit conſiderer pour faire l'application des remedes.

C'eſt pourtant à quoy l'on s'attache uniquement, & l'on ne viſe pour guerir de la fiévre, qu'à éteindre la chaleur & à diminuer le mouvement ; mais c'eſt ſouvent au préjudice des malades, & toujours fort inu-

inutilement ; car comme il eſt impoſſible de faire ceſſer l'effet ſans qu'on en oſte la cauſe eſſentielle, comment pourroit-on diminuer la chaleur & le mouvement extraordinaire de la fiévre, ſans avoir fait ceſſer ce qui y donne occaſion, qui eſt la maladie ? C'eſt donc à elle ſeule qu'il ſe faut attacher pour la combattre par les remedes, & c'eſt pour cette raiſon qu'il en faut rechercher la nature.

Tous les Medecins conviennent que la maladie priſe en general eſt un empêchement ſenſible fait par quelque cauſe nuiſible aux actions de l'homme, & aux fonctions de ſa vie naturelle.

Or puis qu'il eſt conſtant que la fiévre eſt une maladie, il eſt certain auſſi qu'elle doit conſiſter dans un empêchement ; que cet empêchement doit eſtre ſenſible en quelqu'endroit du corps humain, & que les actions naturelles en doivent eſtre bleſſées.

Le préjudice que l'on reçoit de la fiévre dans les fonctions naturelles de la vie, est si évident, qu'il n'est pas necessaire de le faire connoistre : mais il est necessaire d'examiner l'empêchement qui fait ce préjudice, & de voir par où cet empêchement se rend sensible dans le corps humain ; car s'il s'y formoit quelque chose de mauvais, qui fust si peu considerable qu'il ne pust estre sensible, cela ne pourroit point passer pour une maladie.

L'on comprend encore facilement que dans la fiévre ce n'est que dans les vaisseaux du sang que l'empêchement se rend sensible, parce que ce n'est que là où en paroist le mouvement ; & cette connoissance évidente ne sert pas peu à découvrir la nature de cet empêchement, en nous donnant à connoistre que ce ne peut estre autre chose qu'une humeur coagulée ensuite de sa corruption.

Car puisque l'empêchement qui

fait la fiévre, ne se rend sensible dans les vaisseaux du sang que par le mouvement, & que le mouvement extraordinaire qui n'est rien autre qu'un poux plus lent, plus rare & plus petit, ou un poux plus grand, plus viste & plus frequent qu'il ne doit estre, ne peut point avoir d'autre principe que celuy de la vie qui fait le poux ordinaire & naturel quand il est plus libre dans son action; qu'est-ce qui seroit capable de servir d'empêchement à l'action de ce principe qui doit de sa nature estre toujours en mouvement, si ce n'est quelque chose de fixe & de coagulé, qui embarassant considerablement son passage en diminuë la liberté, & rende imparfaite la circulation du sang où il reside.

Donc de-là on peut facilement reconnoistre que la fiévre se forme essentiellement dans les vaisseaux du sang, par l'embarras d'une humeur étrangere qui y est par tout

répanduë, laquelle venant à s'épaiſſir par une eſpece de coagulation arreſte une grande partie des eſprits vitaux, & les y ayant fait amaſſer en grande quantité, leur donne occaſion par la force de cette union, de s'enflammer, & par ce moyen de faire ſentir une chaleur violente par tout où ſe fait le mouvement de circulation, & d'augmenter de beaucoup ce mouvement qui dure autant que la fiévre ſubſiſte, au lieu qu'au contraire le mouvement du poux & la chaleur du corps ſont meſme moindres dans le commencement de la fiévre qu'ils ne paroiſſent dans l'eſtat naturel, parce que la plus grande partie des eſprits s'arreſte à l'occaſion de la cauſe nuiſible, juſques à ce que, comme je le viens de dire, ils ſoient amaſſez en une aſſez grande quantité pour pouvoir ſe remettre en liberté par violence, en rétabliſſant leur circulation, qu'ils ſont obligez meſme dans cette con-

Pourquoy dans le commencement de la fiévre le poux ſe retire, & comment vient le chaud.

trainte de faire avec plus de viteſſe qu'il ne faudroit.

Par où il eſt évident que tout ce mouvement eſt naturel dans ſon principe, les eſprits en ayant beſoin abſolument pour travailler à la deſtruction de la cauſe qui donne occaſion à ce deſordre, en digerant ces humeurs corrompuës & épaiſſies, & en les ſeparant autant qu'ils peuvent de ce qu'il y a de plus pur dans le ſang, afin qu'il reſte ſeul dans ſa perfection naturelle, & qu'il puiſſe ſervir à toutes les fonctions du corps humain.

C'eſt auſſi ce que la nature taſche de faire toujours, dont elle vient meſme ſouvent à bout ; & c'eſt en quoy, quand elle ne ſuffit pas, le Medecin la doit aider.

Si ceux qui veulent que la fievre ſoit une chaleur cauſée par un principe étranger, fondent leurs opinions ſur ce qu'ont dit nos anciens Auteurs lors qu'ils ont declaré que la fievre eſtoit une chaleur contre

nature, qu'ils prennent la peine de bien considerer cette définition, & ils trouveront que pour avoir voulu écouter ces grands hommes sans en avoir examiné les raisons, ils sont tombez dans une erreur dont ces Auteurs ont esté bien éloignez, & qu'ils les ont fort mal entendus.

Car ces Princes de la Medecine ont bien veritablement jugé que c'estoit contre l'ordre de la nature que les esprits s'enflammoient dans la fievre à l'occasion des humeurs nuisibles, & qu'ils se mettoient dans un mouvement extraordinaire: mais bien loin d'avoir cru pour cela que le principe de ce mouvement ne fust pas naturel, ils ont dit positivement que la fievre estoit la chaleur naturelle elle-mesme, quand elle passoit dans l'excés.

Voyez Galien en son Livre I. de ses Commentaires sur les Ap. d'Hyp. sur les dietes

Ils ont ajouté que si les vieillards ne souffroient pas des fievres si aiguës que les jeunes gens, c'estoit parce qu'ils avoient peu de chaleur naturelle.

Ils ont assuré que la fievre survenant aux rhumes & aux convulsions, donnoit la guerison, laquelle neanmoins est certainement un effet qui ne peut estre attribué qu'à la nature, & non pas à une cause étrangere. *humi- des. Voyez Hypocr. en ses Aphor. Sect. 1. Aphor. 14.*

Ils ont aussi déclaré que lorsque la cause de la fiévre étoit considerable, plus le mouvement en estoit violent, plus la nature avoit de force ; & au contraire, que plus la fievre estoit lente, plus elle estoit à craindre ; qui est sans doute la raison pour laquelle Celse nous a enseigné que pour guerir des fievres lentes, il falloit tâcher en fortifiant la nature, de les faire devenir aiguës.

Enfin l'experience fait voir tous les jours que la fievre donne des forces ; tant il est vray qu'elle est naturelle dans son principe, & que ce n'est autre chose que la chaleur naturelle elle-mesme, quand elle est augmentée, quoy que veritablement cette chaleur soit étrangere & contre nature dans la maniere de son

mouvement, à raiſon de ſon augmentation & de ſon excés.

D'où reſulte une autre preuve, qui fait bien voir que la chaleur de la fievre naturelle dans ſon principe, auſſi-bien que ſon mouvement, n'eſt cauſée que par les eſprits naturels. Car ſi cette chaleur ceſſe de ſe faire ſentir naturelle dans la maniere de ſon mouvement par tout le corps tant qu'il y a de la fievre, comme tout le monde en convient, & que cependant durant la fievre la vie ne laiſſe pas de ſubſiſter auſſi dans tout le corps avec ſon principe, il faudroit, s'il y pouvoit avoir un autre principe pour ces mauvais mouvemens, ou qu'il y euſt dans toutes les parties du corps deux mouvemens contraires en meſme temps, ou que le principe de vie quoy qu'il ſoit un feu tres actif qui ne peut ſubſiſter ſans qu'il produiſe la chaleur, demeuraſt ſans action, ce qui eſt impoſſible.

C'eſt ſur ce ſiſtême qu'on pourra certainement

certainement établir les veritables moyens de guerir de la fievre ; & c'est aussi par cette voye que l'on a trouvé depuis peu un febrifuge admirable dont on se sert exterieurement par application sur les arteres, lequel sans faire aucune atteinte au dedans, ni la moindre marque sur la peau, peut souvent en deux jours, & d'autres fois au plus en huit, faire la fonte de l'humeur coagulée à la faveur du mouvement circulaire du sang, guerissant toujours infailliblement, pourvu que l'on prenne soin de tirer du corps par quelque moyen innocent, cette humeur à mesure qu'elle se dissout.

Aprés un remede si innocent & si seur, suive qui voudra l'erreur de ceux qui pour éteindre leur fievre, noyent leur corps à force de boisson, & tâchent de détruire leur grande chaleur par l'épuisement du sang, ruinant cependant par l'un & par l'autre moyen le principe de la vie.

Il faut donc tirer d'icy cette seconde consequence, que pour traiter la fievre on ne doit toucher à rien de tout ce qui en est naturel, je veux dire, ny au sang, ny aux esprits, ny au principe du mouvement, à la conservation desquels il est au contraire absolument necessaire de dresser son but, & de diriger tous ses soins ; mais s'en prendre seulement à tout ce qui est nuisible à la nature, sur tout à la cause essentielle de la fievre, qui sont les humeurs étrangeres & corrompues.

Effectivement Hypocrate, dont tous ceux qui contre les fiévres se servent de la saignée, pretendent suivre les exemples, nous ayant laissé l'histoire des febricitans qu'il voyoit de son temps, & ne nous ayant enseigné qu'en deux endroits de ses Ecrits principalement comment il falloit les traiter, a parlé seulement de la purgation des mauvaises humeurs, & n'a fait aucune

mention de la saignée, ne l'ayant conseillé que contre les pleuresies & autres tumeurs formées par un sang privé de son mouvement, dans lesquels cas la fievre a une cause essentielle toute differente de celle des autres fievres.

Voyez Hypocr. en son Livre de la nature des Os, & en celuy des endroits qui sont dans l'homme.

L'on verra ailleurs, où je parle de la fievre, ce qui fait qu'elle a des mouvemens differens, & que cependant chacun de ces mouvemens est reglé, en sorte qu'il y en a de quotidien, de tierce, de quarte, & de continuel; mais tout cela ne demandant point de remedes differens, a seulement besoin de manieres differentes pour leur application.

II.

Touchant la chaleur fascheuse que l'on ressent sans qu'il y ait de la fiévre.

Les personnes habituellement échauffées déplorent toutes leur malheur de ne trouver aucun

ſoulagement à leurs maux. S'il n'y avoit pour les faire finir, qu'à uſer, comme elles font, de choſes froides, elles ſeroient bien-toſt rafraîchies ; mais puis qu'elles ne s'en ſentent pas mieux, cela leur doit bien faire connoiſtre que leur mauvaiſe chaleur n'eſt point cauſée par l'uſage des choſes chaudes ; comme le croit le vulgaire tres mal à propos. Les choſes chaudes rafraîchiſſent meſme quand elles paſſent bien, & les choſes froides échauffent lors qu'elles ne paſſent pas ; comme le dit clairement Hypocrate en deux endroits dans un meſme Livre ; cela fait voir que le rafraîchiſſement dépend principalement de l'air, & de deboucher tous les paſſages, par leſquels celuy du dehors doit avoir la liberté d'entrer pour recreer tout le corps, de meſme que celuy du dedans, ou les fumées pour s'exhaler : car il n'y a que ces deux mouvemens, qui ſubſiſtant enſemble, puiſſent

Hypocr. en ſon Livre des endroits qui ſont dans l'homme.

faire le rafraîchiſſement, & rien ne doit paſſer pour rafraîchiſſant que ce qui peut contribuer à entretenir la liberté de ces deux mouvemens. Voyez là-deſſus dans les Definitions ce que c'eſt que le rafraîchiſſement, & en quoy il conſiſte.

III.

Touchant les maux d'yeux inveterez.

CEux qui traitent des maux d'yeux inveterez conſiſtant en fluxion, tourmentent fort inutilement leurs malades par les cauteres, par les veſicatoires, par les ſétons, & par tout ce qu'ils peuvent appliquer prés de la teſte pour en détourner la fluxion.

Ils s'y prennent ainſi, parce qu'ils croyent (comme il eſt vray) que cette fluxion vient du cerveau. Mais c'eſt par cette meſme raiſon que je veux prouver leur erreur; car ſi la fluxion des yeux ne peut

venir que du cerveau, comment peuvent-ils esperer que tout ce qu'ils appliquent prés de la teste puisse détourner cette fluxion, puis que les parties les plus sensibles & les plus affoiblies, en font plus susceptibles, & qu'il n'y en a point de tout le corps qui soit plus sensible, ny si affoiblie que le sont les yeux dans la fluxion; que de plus ils sont plus voisins du cerveau, que ne sont les endroits où l'on applique les remedes : & qu'enfin il y a entre le cerveau & les yeux un chemin de communication tout fait & naturel pour l'écoulement des larmes, par où la fluxion peut par consequent plutost descendre que par tout ailleurs.

Pour bien traiter des fluxions des yeux, il faut distinguer la fluxion qui se fait dans le cerveau d'avec celle qui tombe sur les yeux.

Pour la fluxion du cerveau, si elle commence de former son ha-

bitude, comme pour lors les humeurs ne s'y portent que parce que dans le ventre le chile se trouve trop sereux, & que les eaux y dominent, on peut bien en empêcher le transport aux parties superieures par le moyen des cauteres, en les faisant aux jambes, pour faire écouler tout le superflu par le bas.

Car dés lors que les humeurs se sont élevées par l'artere superieure, elles sont portées naturellement dans le cerveau par ce canal, & ne trouvent point de voyes ouvertes pour se rendre dans l'endroit des cauteres que l'on auroit fait, ou au bras, ou à la nuque du col: de là vient que l'experience fait voir qu'en ces cas, on n'en reçoit aucun soulagement.

C'est autre chose quand la fluxion s'étend du cerveau sur les yeux, car si le mouvement de la fluxion commence seulement, il est évident que pour lors on doit faire un mouvement opposé, mais il faut

auſſi qu'il ſe faſſe ſubitement, & d'une maniere capable de faire tout à coup une impreſſion conſiderable & contraire; comme il ſe peut par le moyen des ventouſes ſeches appliquées au derriere de la teſte.

Que ſi la fluxion eſt déja faite depuis quelque temps, comme je l'entens dans cet article dont il eſt queſtion, il eſt évident que tous ces moyens dont on ſe ſert pour détourner la fluxion, ſont inutiles, parce qu'il n'eſt plus temps de détourner, mais ſeulement d'évacuer ce qui eſt tombé ſur les yeux, qui ſont des ſeroſitez acres qui s'épaiſſiſſent peu à peu, & ſur tout dans le fond de ces parties délicates; en rendent la gueriſon difficile, ſouvent meſme y font mouvement à la faveur des eſprits qui eſſayent de ſe délivrer de ces humeurs nuiſibles, y attirent de temps à autre quelque nouvelle fluxion, & cauſent ainſi quelquefois l'aveuglement.

C'eſt ce qui a fait qu'on a recherché le remede que l'on a trouvé heureuſement contre cette maladie fâcheuſe & rebelle. Ce ſont des eſſences douces incorporées dans un emplâtre, qui eſtant appliqué ſeulement ſur les paupieres, ſans qu'il ſoit beſoin de rien mettre dans l'œil, le fortifie admirablement, penetre inſenſiblement dans toutes ſes parties pour fondre ces humeurs glaireuſes, & par une tranſpiration aiſée les attire peu à peu doucement, en ſorte que tous les jours quand on leve l'emplâtre pour l'eſſuyer ou le renouveller, l'on y trouve une eſpece de bouë, ne faiſant au reſte jamais la moindre irritation ny douleur, qu'il appaiſe au contraire d'abord, auſſi-bien que toute inflammation, dés que l'on a commencé de l'appliquer. Sans ce moyen, ou ſans de ſemblables, on ne guerira jamais de ces fluxions, parce que lors qu'elles ſont inveterées, & que par conſe-

quent les humeurs qui les caufent font épaiffies, la nature feule ne peut plus en faire la refolution.

I V.

Touchant les douleurs de dents.

SI les maux de dents font terribles de leur nature, les fautes que l'on fait à l'égard des remedes que l'on penfe y apporter, ne contribuent pas peu à en augmenter ou prolonger les douleurs.

Car ou l'on ufe de mauvais remedes, ou fi l'on fe fert des bons l'on les quitte trop toft pour en prendre d'autres, parce que l'on n'en fent pas le foulagement fi-toft que l'on voudroit.

Lors qu'un remede n'appaife pas d'abord les douleurs de dents, ce n'eft pas toujours pour cela qu'il foit inutile; mais c'eft fouvent qu'à mefure qu'il confume de l'humeur, la caufe pour eftre univerfelle dans le fang où les ferofitez abondent,

& font plus acres qu'il ne faudroit, fournit toujours de la matiere nouvelle. C'eſt pourquoy il faut eſtre conſtant à l'égard des remedes que l'on prend contre les maux de dents, pourveu qu'ils ſoient choiſis ſuivant les indications naturelles.

Pour s'y prendre avec bien de la ſatisfaction pour les malades, je voudrois qu'on fiſt bien chauffer du ſel ſur une pelle à feu rougie, juſqu'à ce qu'il ne petille plus, & pour lorsqu'on en miſt une cuillerée pour une chopine de fort vinaigre que l'on tiendroit chaudement, & dont on prendroit à la fois autant que la bouche en pourroit contenir, l'y tenant juſques à ce que l'on ne le pourroit plus garder, reïterant ce gargariſme durant demie heure, & le recommençant en d'autres temps dans un meſme jour : cela eſt merveilleux, tant pour emporter l'humeur de la fluxion que pour tuer les vermiſſeaux, qui dans les dents cariées en attaquent le nerf

& il ne faut point d'autres remedes.

Si dans les vingt-quatre heures la douleur n'avoit pas cessé, ce seroit une marque infaillible qu'il y auroit une plenitude universelle dans tout le corps, qu'il ne faudroit point negliger, estant aussi ordinairement l'indice d'une grande maladie prochaine : c'est pourquoy en ce cas où la douleur est opiniâtre, & ne cede pas au vinaigre salé, il faudroit s'attacher d'abord à calmer la douleur en adoucissant les humeurs par l'usage du sirop de ruland, par le moyen duquel les malades se trouvent dans un grand repos, ensuite duquel ils tombent ordinairemeut dans un doux sommeil. Et si avec une grande douleur la joue s'enfloit considerablement, & qu'il y eût de grands battemens qui fissent craindre la formation d'un abcés, appliquer l'emplâtre d'essence de ce mesme Auteur, qui dans le mesme jour fait

ceſſer ces battemens, & emporte preſque tout à fait l'enflure.

Enſuite dequoy pour oſter la cauſe qui pecheroit dans tout le corps, de peur qu'elle ne faſſe renaiſtre les douleurs de dents, ou ne forme quelqu'autre maladie, procurer le vomiſſement ſi le malade en a quelque envie, ſinon le faire purger ſuivant ſon beſoin.

Il y en a qui pour détourner la fluxion qui cauſe les maux de dents ſe font appliquer aux tempes des onguens cauſtiques & brûlans ; mais je trouve cette methode fort mauvaiſe : car ſi la cauſe du mal eſt generale dans tout le corps, pourra-t-on vuider par cette voye tout ce que pourra évacuer la purgation? Et ſi la cauſe n'eſt que particuliere, en ce cas certainement le remede ſera pire que le mal, & ce ſeroit faire ceſſer une douleur par une plus grande.

V.

Touchant les maux de gorge.

TOus les maux de gorge ne sont pas de mesme nature, quoy que cependant l'on les traite tous d'une mesme maniere. L'on ne sçait pas faire la difference de ceux qui sont causez par un amas de sang, d'avec ceux qui proviennent d'un phlegme acre & adherant. C'est pourquoy l'on y reussit tres mal pour l'ordinaire.

Cette maladie, c'est ce qu'on appelle la squinancie.

Les maux de gorge qui proviennent de sang sont toujours accompagnez de fiévre, & ils causent des difficultez d'avaler & de respirer, comme si on serroit la gorge de tous costez : la saignée y est pour lors un remede necessaire dans les commencemens.

Si ces maux sont sans fiévre, ils ne peuvent provenir que de glaires attachées à la gorge, & si estant accompagnez de fiévre ils viennent

de cette mesme cause, ce n'est plus par compression que se fait sentir la douleur, mais par maniere d'éguillon, & comme s'il y avoit des pointes d'épingles au passage; en ce cas l'extrait des vulneraires est un remede present; car dés le mesme jour qu'on s'en sert on détache aisément toutes les glaires de la gorge. Mais il faut avoir soin en mesme temps si-tost qu'on pourra avaler, ou plutost avant que le passage de la nourriture soit venu à se fermer, de se purger suffisamment avec l'opiate fondant de Gordon.

VI.

Touchant la pleuresie.

SI aprés la mort de toutes les personnes que l'on a traitées pour pleuretiques, l'on ouvroit l'endroit où l'on croit que se forme la pleuresie, qui est entre les costes & leur membrane, l'on verroit que l'on s'y trompe beaucoup.

Presque tous les Medecins modernes s'imaginent que la pleuresie se forme dans cet endroit par un amas de sang qui y fait une tumeur d'inflammation : cependant cette opinion à l'égard de l'endroit de la pleuresie est non seulement tout à fait opposée à celle d'Hypocrate dont ils pretendent estre les disciples ; mais encore fort contraire à la verité, estant tres constant qu'elle se forme dans un costé des poulmons, qui se gonflant d'un sang sereux qui n'y circule plus, s'étendent jusques aux côtes que cette tumeur presse avec douleur.

Voyez Hyppocrate en son Liv. de la nature des os.

Ce qui est si certain, que lorsqu'elle vient à suppuration pour n'avoir pas esté resoute dans le temps, si l'on ouvre le côté pour vuider l'abcés, l'on apperçoit visiblement la tumeur dans les poulmons, lesquels mesme se trouvent pour lors presque toûjours attachez aux côtes.

L'on est encore dans une grande erreur de croire que pour avoir une fiévre

fiévre aiguë, & une grande douleur de côté, accompagnée d'une toux tres facheuſe, & de crachats ſanguinolens, l'on ſoit toûjours atteint de la pleureſie: car comme tous ces ſignes naiſſent neceſſairement avec la tumeur pleuretique, ils ſurviennent ſouvent auſſi à l'inflammation du foye, & meſme à bien d'autres fiévres; ce qui fait qu'ils ſont fort équivoques.

Il faut donc pour diſtinguer la pleureſie de toute autre maladie, voir ſi tous ces meſmes accidens ont paru en meſme temps que la fiévre, & s'ils ſubſiſtent toûjours également ſans aucune intermiſſion; parce que cela n'arrive que dans la pleureſie. Ceux qui accablent les malades pleuretiques à force de ſaignées, font tres mal; car ou elles les tuent ou elles leur ôtent leur force pour long temps. Je ne dis pas qu'une ſaignée n'y ſoit à propos dans le commencement que ſe forme la tumeur, pour empêcher ſa formation; mais

lorſqu'elle eſt faite, dequoy peut ſervir de continuer la ſaignée? & n'eſt-il pas plus à propos de s'appliquer à diſſiper cette tumeur par un bon ſudorifique & ſpecifique, comme eſt l'eau pleuretique d'Actuaire, qui ne manque point d'avoir ſon effet dans vingt-quatre heures?

VII.

Touchant les coliques qui proviennent de vents & d'humeurs, ou de la difficulté du cours qui eſt particulier au ſexe.

C'EST un principe veritable & fort bien établi dans la Medecine, qu'il faut toûjours aller d'abord à la cauſe, & la détruire pour faire ceſſer ſon effet. Mais l'on ne laiſſe pas de commettre de grandes fautes pour ſuivre ce principe, lorſque l'on s'en ſert ſans faire en meſme temps attention à la raiſon ſur laquelle il eſt fondé. L'on ne doit commencer par la cauſe eſſentielle pour venir à

bout de ſon effet que parce que l'effet doit naturellement dépendre de ſa cauſe. Si donc il arrivoit par quelque raiſon particuliere, que la cauſe dépendît en quelque façon de l'effet, il eſt évident qu'en ce cas la raiſon voudroit que l'on s'y prît d'une maniere toute oppoſée, & que l'on commençât par l'effet. Et c'eſt-ce qu'on ne conſidere pas: c'eſt pourtant ainſi qu'il faut ſe conduire à l'égard de toutes les coliques, dans leſquelles l'on doit s'appliquer à calmer la douleur avant que de tenter aucune évacuation, parce que la douleur, quoy que l'effet d'une humeur acre qui reſide dans les inteſtins, les empêcheroit tant qu'elle y ſubſiſteroit de faire leur jeu avec liberté pour aider à l'évacuation de la cauſe & de l'humeur nuiſible.

C'eſt auſſi pourquoy avant que de purger l'humeur de la colique, je fais prendre le ſirop de ruland qui appaiſe la douleur dans deux ou trois heures; comme je donne à celles

du ſexe qui ſouffrent beaucoup dans le temps de leurs ordinaires,l'opiate de Nymphodote ſept jours avant qu'ils leur arrivent;dont elles reſſentent un ſoulagement conſiderable.

VIII.

Touchant les vents & les vapeurs.

TOus les fâcheux mouvemens qui ſurviennent promptement ſans ſubſiſter que fort peu de temps & par intervalle, viennent de vents ou de vapeurs, dont on ne connoiſt point bien la nature.

Ces vapeurs sont des ſeroſitez ſeparées de la pituite; & comme ces ſeroſitez ne peuvent en eſtre ſeparées ſans que la pituite en reſte beaucoup plus groſſiere, & plus difficile à détacher des parties qu'elle occupe, delà vient une double difficulté qu'il y a deguerir des vents, & des vapeurs : la premiere eſt, que la partie de l'humeur qui les forme étant fort ſubtile,échappe facilement aux

remedes; & la seconde est que le marc de cette humeur qui reste est si gluant & si visqueux, qu'il ne cede que tres difficilement, & qu'à moins que les remedes ne soient ou specifiques pour le fondre & le resoudre, ou assez violens pour le détacher tel qu'il est.

Mais l'on n'a pas communément la connoissance de ces specifiques, & d'ailleurs, pour peu de mouvement que l'on puisse faire pour détacher ces humeurs grossieres, l'on en fait toûjours trop dans les subtiles pour ne pas les rendre insupportables aux vaporeux; c'est ce qui fait qu'ils paroissent incurables, quoyque neanmoins il ne le soient pas, comme l'on l'a reconnu par les soulagemens considerables que les uns ont ressenti de la nature seule, & que les autres ont receu par le moyen des Remedes specifiques.

IX.

Touchant l'hydropiſie.

IL y a une grande erreur ſur cette maladie, c'eſt que l'on croit qu'elle ſe forme du foye ou de la ratte, & que ce n'eſt que par le défaut de l'une de ces parties, que le ſang manque, & que la ſeroſité domine.

Si cette opinion eſtoit veritable, tous le hydropiques ſeroient incurables, parce que quand les parties nobles ſont ainſi degenerées, elles approchent de leur deſtruction, & ſont pour lors irreparables.

Mais puiſque l'on convient que l'hydropiſie conſiſte dans le defaut du ſang où la ſeroſité domine, & que ce défaut ne peut provenir que de la crudité du chile qui ſe forme dans l'eſtomach, n'y auroit-il pas plus de raiſon de croire que l'hydropiſie commence par l'imperfection de la digeſtion à l'occaſion d'un grand embarras d'humeurs, qui re-

ſidant au fond de l'eſtomach, empêche ſes fonctions.

Ce qui eſt ſi veritable, que dans les commencemens de l'hydropiſie le vomiſſement eſt un moyen ſeur pour en guerir parfaitement.

La corruption du foye & de la ratte eſt ſi peu la cauſe de l'hydropiſie, que l'experience nous confirme ce qu'a dit Hypocrate dans ſon livre des maladies populaires, que la ponction faite aux hydropiques dans les commencemens les gueriſſoit, & preſervoit leur foye. Si donc le foye & la ratte ſe trouvent gâtez dans les hydropiſies avancées, ce n'eſt pas pour cela qu'elles ayent pris naiſſance par la corruption de ces parties, mais c'eſt uniquement parce que la trop grande abondance de la ſeroſité qui accompagne le ſang dans ſes vaiſſeaux, ayant eſté portée dans le cerveau par le moyen du mouvement de la circulation, en deſcend le long de l'épine du dos, pour de là s'écouler dans la capacité

Voyez Hyppocrate en ſon Livre de la nature des os.

du ventre où elle ne peut pas manquer de gaſter ces parties nobles qui en ſont inondées.

L'on n'eſt point aſſez circonſpect dans l'application que l'on fait des fomentations pour deſenfler le ventre des hydropiques. Ou il n'en faut point uſer du tout, parce qu'il n'y a déja que trop d'humidité, ou l'on doit les entretenir toûjours fort chaudement, de peur que la chaleur naturelle, qui eſt ſi mediocre dans ces malades, ne vienne à s'éteindre tout à fait par un froid étranger.

Il y en a beaucoup qui ſe méprennent à l'égard de l'hydropiſie, en la confondant avec toutes les enflûres du ventre. Tous les hydropiques ſont enflez ; mais tous ceux qui ſont enflez ne ſont pas hydropiques : car pour eſtre enflé il ſuffit qu'il y ait des ſeroſités retenuës dans la capacité du ventre, mais pour eſtre hydropique il faut que les ſeroſitez retenuës proviennent de la debilité ou de l'em-

barras de l'estomach qui fait un chile qui n'est plus propre qu'à faire de l'eau.

L'on fait encore une grande faute sur cet article, lors que pour desenfler les corps où abondent les serositez, l'on met en usage les tisannes qui sont propres à faire évacuer puissamment les eaux par la voye des urines. Car il est constant par l'experience, qui le fait voir tous les jours, que plus on prend de ces sortes de remedes, plus ils font de l'obstruction dans les corps, & en augmentent l'enflure. La plupart des Medecins croyent mal à propos que cela arrive parce que ces mesmes remedes qu'ils appellent diuretiques, augmentent les obstructions, en chariant dans les passages de l'urine tout ce qu'ils rencontrent de plus grossier dans le corps. Cependant ils devroient sçavoir qu'il n'y a que le plus sereux qui puisse passer dans les vaisseaux.

Il y en a une autre raison bien

plus veritable, qui eſt que ces obſtructions ne conſiſtant que dans l'abondance des ſeroſitez, toutes ſortes de boiſſons ne ſçauroient manquer d'eſtre prejudiciables dans ces mauvaiſes diſpoſitions; comme au contraire l'on reconnoiſt certainement dans les hydropiques gueriſſable, que moins ils boivent, plus ils rendent d'urine,& qu'il n'y a rien de plus efficace pour diminuer leur enflure, que de les retrancher beaucoup ſur la boiſſon.

X.

Touchant les devoyemens.

L'On tombe tous les jours dans l'erreur ſur ces ſortes de maladies, parce que parmi elles il y en a qui ſont d'une nature tres differente, deſquelles on ne fait pourtant aucune difference.

Il y a des devoyemens qui ſont des benefices de nature auſquels l'on veut faire des remedes comme

aux autres, quoy qu'il n'y faille point toucher du tout, parce qu'ils ne dégoûtent point, & que bien loin d'eſtre des maladies ils ſoulagent ceux à qui ils arrivent.

Il y en a d'autres qui ſont des dereglemens, & dont on ſe trouve mal. Parmi ceux-là les uns proviennent de l'obſtruction du foye, qui chez luy ne donne pas libre entrée aux ſucs alimentaires : il y en a auſſi qui viennent par le défaut de l'eſtomach qui ne fait plus bonne digeſtion ; & toutes ces ſortes de dévoyemens peuvent ſe former, ou par foibleſſe, ou par plenitude.

Ceux de l'eſtomach qui viennent de plenitude, ſoit qu'il y ait diſſenterie, ou non, ne s'appaiſent que par le moyen des remedes que l'on donne à cette partie.

Des remedes qu'on peut prendre interieurement, les meilleurs, à la reſerve des ſpecifiques, ſont ceux qui peuvent vuider du fond

de l'estomach les matieres qui y croupissent, & qui par leur embarras l'empêchant d'embrasser comme il faut les alimens, ne luy permettent pas d'en faire bien la digestion : & c'est à quoy servent principalement les remedes vomitifs, ou les fondans.

Parmi les vomitifs, quoy que l'Hypecucuana soit le plus celebre, tous les autres peuvent y avoir le mesme succés, comme j'en ay fait moy-mesme l'experience, que chacun peut faire aussi en son particulier ; estant d'ailleurs une chose bien certaine que l'on ne sçauroit montrer dans l'Hypecucuana d'autres vertus contre ces maladies que celle d'estre un remede vomitif, ou fondant.

Ce qu'il est à propos d'observer icy, afin que les personnes qui sur une fausse confiance voudroient contre les devoyemens provenant de foiblesse où il ne faut que fortifier, se servir indifferemment de

l'Hypecucuana, comme elles feroient contre les devoyemens qui seroient causez par des humeurs acres & visqueuses, où il est besoin d'évacuation ; n'ayent pas le sort de tant d'autres, qui pour avoir pris mal à propos ce remede, quoy que bon en son cas, y ont trouvé leur perte au lieu de la guerison.

Pour ce qui regarde la proprieté que tous les vomitifs ont pour guerir veritablement des cours de ventre & de la dissenterie quand ils sont causez par l'embarras du fond de l'estomach, il y a bien des siecles que l'on la doit sçavoir, puis qu'Hypocrate nous en a donné une ample connoissance.

Voyez Hyppoc. en son liv. 3. de la diete.

Mais pour empêcher qu'on ne se trompe à l'égard des devoyemens, pour les traiter sans qu'on soit obligé d'y faire les distinctions necessaires, & pour épargner aux malades les violences des vomitifs, l'on a trouvé un remede qui

guerit de toutes les eſpeces de devoyemens en moins de huit jours, par la proprieté qu'il a de nettoyer l'eſtomach & le foye, en les fortifiant en meſme temps.

XI.

Touchant la ſuppreſſion du cours particulier au ſexe.

JE peux dire que pour faire revenir ce cours quand il eſt arreſté, je ſçay l'un des meilleurs remedes qu'on puiſſe avoir, dont je me ſers auſſi avec un grand ſuccés pour les jauniſſes & paſles couleurs, parce que je l'ay reconnu tres propre pour déboucher & oſter toute obſtruction.

Cependant ce meſme remede pour avoir eſté donné à une fille de ma connoiſſance que l'on croyoit en avoir grand beſoin, mais qui eſtoit fort extenuée, luy a fait plus de mal que de bien ; ce qui doit faire remarquer que les meilleurs

remedes ne ſont plus utiles, dés qu'ils ſont pris mal à propos.

Car pour nous arreſter au cas dont il eſt icy queſtion, lors qu'une évacuation, quoy que naturelle, vient à ceſſer ou diminuer, il ne faut pas inconſiderément, comme l'on fait tous les jours, tenter de la r'appeller d'abord ; mais il faut examiner auparavant, ſi pour la ſuppreſſion il n'y auroit point eu quelque cauſe qui l'euſt renduë comme naturelle, parce que ſi la ſuppreſſion eſtoit comme naturelle, l'évacuation en ce cas ne ſeroit plus naturelle elle-meſme, & le remede que l'on donneroit pour la procurer, ne pourroit plus faire que de la violence à la nature, ſans avoir aucun effet.

La ſuppreſſion d'une évacuation naturelle, devient comme naturelle elle-meſme, lors 1. que ce qui devoit eſtre évacué a eſté conſumé, comme il ſe fait ordinairemement par la fiévre. 2. Qu'il y en a eu

ſuffiſante compenſation par quelqu'autre évacuation. 3. Qu'il s'en eſt fait une diſſipation proportionnée, à raiſon d'une fatigue & d'un mouvèment conſiderable. 4. Que la nature en a fait un employ par une augmentation d'embonpoint, ou autrement. 5. Qu'il n'y a plus rien à évacuer à raiſon d'une grande diminution de tout le corps, qui fait que bien loin d'y avoir du ſuperflu, le neceſſaire vient à manquer.

Par conſequent ce ſeroit faire une grande bevue que de pretendre d'attirer le cours du ſexe ſur une perſonne extenuée & languiſſante, ſous pretexte que ce cours eſt naturel, puiſqu'il n'eſt plus naturel dans ce cas, où la perſonne bien loin d'avoir du trop à rejetter, n'a pas tout ce qui luy eſt neceſſaire pour ſa propre vie, qu'elle eſt obligée par cette raiſon de traîner en langueur.

XII.

Touchant les maux Veneriens.

J'AY vu arriver tant d'accidens & de si considerables par le moyen du Mercure, & je l'ay reconnu si ennemi de la nature, fust-il employé par les personnes les plus judicieuses qui n'en estoient plus mesme les maistresses, que quoy que je le reconnoisse pour un specifique contre ces sortes de maladies, je ne sçaurois m'empêcher de blâmer fort l'usage qu'on y en fait, puisque l'on a découvert d'autres remedes plus sûrs, plus prompts, plus innocens, & plus commodes. Je connois un Medecin à qui j'en ay vû guerir tres parfaitement plus de vingt personnes de ma connoissance qui avoient toutes les marques les plus certaines de la Verole, & cela en moins de trois semaines, sans les avoir épuisées ni accablées aucunement, & mesme

ſans les avoir obligé de garder la chambre. Un ſemblable remede n'eſt-il pas preferable au Mercure, qui quand il auroit ſon effet, ne le peut avoir ſans faire bien de la violence dans le corps, & ſans y laiſſer de méchans reſtes.

XIII.

Touchant la pierre & la gravelle, & les accidens qui en proviennent, qui ſont les coliques nephretiques, les difficultez d'urine, & le piſſement de ſang.

L'On fait deux fautes conſiderables touchant la pierre & la gravelle pour faire ceſſer les accidens qui en proviennent.

Premierement l'on ne fait attention qu'à la pierre & à la gravelle, ſans conſiderer que les glaires qui ſont la matiere dont elles ſont formées, ſe trouvent toujours avec elles, & que par conſequent il ne faut jamais y travailler par des re-

medes interieurs, que l'on ne commence par des purgations ſuffiſantes pour oſter l'embarras, qui ſeul cauſe toujours tous ces accidens.

En ſecond lieu, ne conſiderant que le calcul des reins & la pierre de la veſſie, l'on ne voit pas que l'un & l'autre eſtant trop gros pour paſſer, ne peuvent tout au plus que faire quelque douleur de peſanteur, qui n'eſt jamais inſupportable. Le mal ny les accidens ne ſe faiſant jamais ſentir que par les graviers qui accompagnant toujours les plus groſſes pierres, ſont aſſez petits pour s'inſinuer dans les paſſages, & trop gros pour pouvoir y paſſer facilement, & ſans faire, en s'arreſtant, de cruelles douleurs, bien de l'embarras, & quelque déchirement de petits vaiſſeaux qui en font ſortir le ſang parmi les urines.

Il faut donc contre ces ſortes de maladies s'attacher uniquement à donner des ſpecifiques qui ayent

la proprieté en fortifiant les parties de dissoudre les graviers qui y font le plus de peine, & c'est ce qu'on a trouvé, dont je peux dire que tous ceux qui estant travaillez de la pierre, de la vessie, ou du calcul des reins, s'en sont servis, n'en ont jamais pas plus ressenti d'accidens que si leur pierre eust esté tout à fait dissoute, quoy qu'elle fust cependant restée tout entiere.

Cela estant, ne vaut-il pas mieux se conserver avec la pierre tranquillement, & se tenir dans le mesme estat, dont on ne ressent plus de mal par le moyen de ces sortes de remedes innocens & specifiques, que d'exposer sa vie dans les cruels tourmens de l'extraction de la pierre, dont souvent on n'échappe pas, & aprés lesquels, quand on a eu le bonheur d'en estre échappé, l'on ne laisse pas quelquefois d'y retomber par la formation d'une pierre nouvelle.

XIV.

Touchant les fiévres de langueur, l'apoplexie, & toutes les maladies habituelles, & periodiques.

QUAND il eſt queſtion de quelque maladie paſſagere, comme ſont les fiévres aiguës, ou reglées, & les fluxions, s'il eſt beſoin d'evacuer, la raiſon veut qu'on le faſſe dans le temps que ces ſortes de maladies ſont dans leur mouvement, parce que pour lors les humeurs ſont plus diſpoſées à l'évacuation. Cependant c'eſt ce que l'on ne veut point pratiquer, & par la plus grande erreur du monde, l'on attend pour aider la nature qu'elle ait eſſuyé toutes les rigueurs de la maladie.

L'on convient dans la Medecine que quand on a eſté attaqué une fois de quelque maladie ſujette à retour, ou que l'on eſt tombé dans quelque accident, menaçant de

mort ſubite, on doit pour les prevenir uſer de précaution, & le faire plus frequemment, ſuivant que les atteintes ont eſté plus conſiderables, ou que les retours ont accoutumé d'eſtre plus frequens; mais ſur cette bonne maxime l'on ſe conduit ordinairement ſi mal, qu'il ſemble que l'on pratique la Medecine en dépit du bon ſens.

J'ay veu des perſonnes aſſez temeraires pour ſe purger dans le mouvement de la goutte & durant leur plus violentes douleurs, quoy que n'ayant aucun dégout, ny autre marque de plenitude, ils duſſent facilement connoiſtre que toute l'humeur peccante eſtoit retirée dans la partie affligée, où la douleur pouvoit ſuffire pour la conſumer; que d'ailleurs cette humeur n'eſtant point pour lors dans les voyes de l'évacuation, la purgation eſtoit par conſequent inutile, & meſme préjudiciable.

D'autres tombent dans une er-

reur toute differente, s'imaginant, quoy qu'ils se sentent une plenitude generale d'humeurs capable de fournir toujours de nouvelle matiere à leur douleur particuliere à mesure qu'elle en consume dans la partie malade, qu'il ne faut point faire de nouveau mouvement, de peur d'aigrir le mal, & ils ne voyent pas qu'en pouvant retrancher la cause, ils empêcheroient la continuation de l'effet.

Il y en a mesme, qui parce qu'ils ont entendu dire qu'il ne faut pas se purger dans la goute, n'osent point, quoy que leur goute soit sans douleur, faire aucun mouvement pour se délivrer d'une humeur, qui pour n'en avoir aucun elle-mesme, les retient tres long-temps & fort inutilement hors de leur estat naturel, & de leurs fonctions ordinaires.

L'on a trouvé heureusement un remede avec lequel on peut tres bien se défendre contre toutes ces

ſortes de maladies, qui ſont ou de langueur & longues de leur nature, ou de retour, & periodiques. Et ce qui augmente de beaucoup le merite de ce remede, c'eſt qu'on le peut prendre utilement en quelque temps que ce ſoit de la maladie, ſans qu'il y ait aucun danger d'y faire quelque faute, parce qu'il ne fait point de mouvement ſenſible, & qu'en conſumant peu à peu les glaires de l'eſtomach, & toutes les humeurs ſuperflues du corps, il le rétablit dans ſon eſtat naturel & le conſerve en parfaite ſanté.

XVI.

Touchant les Hemorrhagies du nez, & autres qui viennent par l'ouverture des vaiſſeaux interieurs.

L'ON croit communément une choſe tout à fait contraire à la verité, lors qu'on penſe que les hemorrhagies du nez, ou de quelque autre endroit que des playes, ſont des

des indices certains ou qu'il y a trop de ſang, ou qu'il eſt trop échauffé.

Car outre que je feray voir en ſon lieu, qu'il ne ſçauroit y avoir trop de ſang dans les vaiſſeaux, & que c'eſt un ami qui ſert à l'homme continuellement dans ſes beſoins, il eſt évident que ces meſmes vaiſſeaux eſtant ſon domicile naturel, il n'en doit jamais ſortir de luy-même ſuivant l'ordre naturel.

Mais puis que le ſang, qui doit être de ſoy d'une ſubſtance graſſe, pour eſtre propre à conſerver les eſprits vitaux qu'il contient, a eu beſoin pour avoir ſon mouvement plus libre, d'une ſeroſité qui le rendiſt plus coulant, laquelle pour cet effet l'accompagne dans ſes vaiſſeaux; ne pourroit-on pas dire avec plus de raiſon que ce n'eſt que parce que cette meſme ſeroſité lors qu'elle eſt trop abondante, rend le ſang trop coulant; qu'il vient à ouvrir ſes vaiſſeaux par un effort de cette abondance pour ſe répandre au dehors.

Or s'il eſt vray que les hemorrhagies viennent de ce que l'eau prévaut au ſang, comment peut-on s'imaginer qu'elles proviennent de ce que l'on eſt trop échauffé ? & n'eſt-ce pas une choſe terrible que ſe conduiſant ſur ce faux principe, l'on veuille, comme l'on fait tous les jours, ajouter perte ſur perte, en ſe ſervant de la ſaignée dans l'hemorrhagie ?

Pour moy, je trouve qu'il y a plus de raiſon pour les Medecins, & plus de ſeureté pour les malades, de courir d'abord à l'accident, en arrêtant l'écoulement du ſang incontinent, & enſuite d'en retrancher la cauſe par un remede qui ſoit ſpecifique pour diminuer les ſeroſitez du ſang.

Ceux qui eſtant ſujets à ces hémorrhagies voudront ſe précautionner contre ces accidens par l'uſage de ces moyens, reconnoîtront par le bon effet qu'ils y trouveront certainement, la verité de ce que je

viens de dire, & combien grande eſt l'erreur de ceux qui y tiennent une conduite contraire.

XVII.

Touchant les hémorrhagies exterieures des playes.

LORSQUE les chairs viennent d'eſtre entamées, ſi la playe eſt trop petite, l'on n'en ſçauroit trop faire ſortir de ſang d'abord ; autrement il s'en formeroit du pus au dedans. Si la playe eſt grande, l'on ne ſçauroit trop conſerver le ſang, parce que plus les chairs en ſont épuiſées, plus difficiles elles ſont à ſe reprendre. Cependant ſouvent on pratique tout le contraire de ces deux veritez.

Quand un gros vaiſſeau eſt ouvert, ou qu'ils le ſont tous dans le retranchement que l'on a fait d'un membre par une operation de Chirurgie, les uns s'amuſent à lier les vaiſſeaux, les autres à y appliquer

le feu ou des remedes brulans ; & tous avec ces moyens laiſſent trop perdre de ſang, dont ils renouvellent meſme quelquefois l'écoulement lors qu'ils levent le premier appareil, & que l'eſcare vient à tomber.

Pour éviter tous inconveniens dans ces occaſions, il n'y a rien de ſi ſeur, de ſi commode & de ſi prompt que le maſtic noir qu'on a trouvé, que je puis dire eſtre l'un des plus admirables remedes de la Medecine. Il ſuffit d'en jetter la poudre dans les playes externes & contre les ouvertures des vaiſſeaux, pour eſtre gueri, ſans qu'il ſoit neceſſaire de jamais y toucher ny de panſer la playe, & ſans reſſentir aprés cela aucune douleur. Car de cette poudre & du ſang qui ſort de la playe, il s'en fait un ciment adouciſſant, qui ne quitte plus que lors que les chairs ſont repriſes.

XVIII.

Touchant les playes exterieures & nouvelles.

L'On ne guerit presque jamais des playes, parce que par une ignorance insupportable, ou pour prolonger la cure, on laisse degenerer presque toutes les playes en ulceres, en y laissant former le pus.

Lors que les playes sont nouvelles, sur tout si elles ne penetrent point dans le corps, la cure n'en peut estre parfaite, si l'on ne conserve tellement les chairs qu'on les garde de la corruption & de la suppuration.

C'est ce qui se peut par le moyen de l'emplâtre d'essence, parce qu'en fortifiant les chairs il les défend de la fluxion; qu'il l'empêche mesme de se former, en faisant cesser la douleur qui pourroit l'attirer; & que par consequent délivrant ainsi tous les blessez dont les playes ne,

penetrent pas dans la capacité, & qui sont sans fracture d'os ou coupure de nerfs, il les préserve des mains des Chirurgiens.

XIX.

Touchant les vieilles fistules, & autres vieux ulceres exterieurs.

L'On tient communément pour certain, que les ulceres malins, comme les loups, & les fistules calleuses, sur tout des mal taillez de la pierre sont incurables; mais cette opinion n'est commune que parmi ceux qui ne sçavent pas que tout ce qui tient à la vie est guerissable, & qui ne connoissent pas la methode d'y faire renaistre les dispositions naturelles, & de remettre les parties ulcerées dans l'état des playes nouvelles, par le moyen d'un remede qui y soit specifique.

J'ay connu à Dole un Avocat, que toute la Ville sçavoit incommodé d'une fistule qui luy estoit

reftée depuis douze ans, par où il rendoit toute fon urine enfuite de l'operation qu'on luy avoit faite de la pierre, & qui pour en guerir avoit confulté de tres fameux Operateurs & Chirurgiens, tant en France qu'en Allemagne, defquels il ne put tirer autre chofe, fi ce n'eft qu'il luy falloit porter fon mal jufqu'au tombeau. Cependant l'on fçait publiquement dans cette mefme Ville qu'il a efté parfaitement gueri en un mois, & fans aucune incifion ny douleur, par le remede le plus innocent du monde, qui tous les jours faifoit lever peu à peu comme par table la callofité de fa fiftule. Ce remede certainement épargneroit de grands frais, & feroit d'une utilité incomparable à une infinité de pauvres perfonnes qui demeurent comme incurables pour le refte de leur vie, fur tout dans les Hôpitaux, manque d'un pareil fecours.

XX.

Touchant les impuretez de la peau.

L'On commet ſur cet article de tres grandes fautes, où l'on ne tomberoit pas ſi l'on ſçavoit bien que les gales & toutes les autres impuretez que la nature rejette par effumation ſur la ſuperficie du corps, comme elle fait ſouvent par évacuation au dehors, peuvent eſtre de bons & de mauvais ſignes.

Car ſi ces eſpeces d'évacuations ſont les effets d'une trop grande plenitude du corps, & d'une nature accablée, telle qu'elle eſt lors que le mal luy eſt inſupportable, ou qu'elle n'en peut point venir à bout toute ſeule, en ce cas il faut les regarder comme les indices d'une grande maladie prochaine, qu'il faut que l'art previenne par d'autres évacuations ſuffiſantes.

Mais ſi les impuretez paroiſſent ſur la peau avec quelque ſoulage-

ment pour les perſonnes, ou au moins ſans qu'elles ſe ſentent aucunement indiſpoſées au dedans, il faut pour lors les conſiderer comme des criſes ſalutaires, ſe contenter d'y aider par des onctions qui avancent plutoſt la tranſpiration au lieu de l'empeſcher, & ne point toucher à ce qui eſt ſain par aucuns remedes generaux, parce qu'on ne doit point faire de mouvement contraire à celuy qu'a fait ſagement la nature.

XXI.

Touchant les maladies contre leſquelles on a tenté inutilement des remedes, & qui ont reduit les malades à l'extrêmité.

RIEN n'eſt plus capable de perſuader qu'il s'eſt introduit bien des erreurs dans la Medecine, que le malheur que l'on a ſoy-meſme de n'y avoir pû trouver ſa gueriſon.

Car s'il n'appartient qu'à la nature seule de travailler à sa guerison, soit en faisant operer les remedes qui sont propres pour retrancher les causes nuisibles, soit en se rendant maîtresse des mauvaises humeurs par le mouvement de digestion qu'elle leur donne pour les separer & les rejetter, il est du devoir aussi de la Medecine seule de servir utilement la nature, & de l'aider en luy fournissant les remedes qui luy conviennent pour l'inviter à faire son ouvrage, & à l'achever lors qu'elle n'y suffit pas.

C'est par ce moyen seul que la Medecine peut contribuer à la guerison, & elle ne sçauroit exercer son pouvoir, ny le manifester que par la vertu qu'elle a de donner du soulagement en arrestant le progrés des maladies ensuite du retranchement des causes nuisibles.

Si donc les remedes ayant exercé leur action n'ont pas esté suivis de ces bons effets, & si tandis que

la cause nuisible subsiste la maladie a enfin reduit par son progrés le malade à l'extrêmité, pour lors il est bien évident qu'on a donné dans la fausse Medecine, & il y auroit de l'imprudence d'esperer qu'on en pût revenir par les mesmes moyens qui n'auroient pû empescher qu'on ne vînt à cette extrêmité.

Mais puisque par l'action que la nature a donnée aux remedes en cette rencontre, il a paru qu'elle n'a pas manqué de son costé, & qu'il y doit avoir encore quelque ressource de vie qu'on ne connoist pas ; dans ce mesme cas l'on doit chercher un remede plus propre pour cet estat, qui ne soit que pour reparer les épuisemens d'une nature fatiguée du mal & des remedes inutiles durant tout le progrés d'une rude maladie, & en mesme temps pour aider à achever dans les mauvaises humeurs une digestion à laquelle la nature n'auroit pas suffi.

Et c'eſt ce que je crois avoir rencontré, puiſque par le moyen du remede que j'ay découvert, j'ay veu revenir de fort loin quantité de perſonnes conſiderables qui étoient reduites à l'agonie ; mais je m'en expliqueray plus amplement dans la ſixiéme Partie de cet ouvrage, en parlant du ſpecifique purifiant d'Haly-abas ; me contentant preſentement pour demeurer dans mon ſujet, d'avoir fait voir qu'il y a dans la Medecine bien des erreurs, qui comme autant de maladies, ſont des obſtacles à ſa vertu, & d'avoir par les meſmes raiſons donné à chacun des moyens ſuffiſans pour s'en défendre, ou pour s'en guerir.

FIN.

